



FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

LE MARATHON DES MOTS

25—30 JUIN 2019 / 15^e festival
TOULOUSE MÉTROPOLE / international
www.lemarathondesmots.com / de littérature

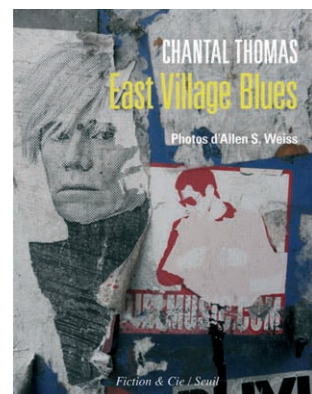
Sommaire

Dossier :

Le Marathon des mots - Les États-Unis
East Village Blues de Chantal Thomas

- 02. Édito
- 03. Entretien avec Chantal Thomas
- 09. Extraits choisis - *East Village Blues*
- 10. Heures américaines : chroniques
- 13. Les Agendas de Pierre Bonnard
- 15. Dernières parutions
- 17. Agenda





Édito

Le Marathon des mots 2019 *East Village Blues* de Chantal Thomas

Nathalie Jungerman

Organisé à Toulouse du 25 au 30 juin 2019 et soutenu par la Fondation La Poste depuis sa création en 2005, le Marathon des mots, manifestation culturelle d'envergure internationale, a choisi cette année les États-Unis pour thème, et plus précisément les cinquante dernières années de la littérature américaine. Les auteurs invités alterneront lectures et rencontres : des Américains bien sûr mais aussi des Français dont Chantal Thomas. Son dernier livre, *East Village Blues*, paru en avril au Seuil dans la collection Fiction & Cie, fera l'objet d'une lecture par la comédienne Marie Bunel les 27 et 28 juin à Toulouse, ainsi qu'à Paris, au Studio Raspail, **en avant-première le 18 juin**. Le texte de Chantal Thomas est ponctué de photographies d'Allen S. Weiss prises dans les rues de East Village à New York de 2015 à 2017 : des affiches déchirées, des bribes de graffitis, des inscriptions qui figurent sur les murs des immeubles voués à la destruction, comme un « appel au secours ». Le livre restitue et préserve ces traces encore visibles d'une époque à jamais disparue. Il promène le lecteur dans les rues new-yorkaises d'hier et d'aujourd'hui, dans les lieux où Chantal Thomas a vécu au milieu des années 1970, ce Lower East Side, quartier d'immigrants auxquels se mêlaient artistes et clochards qui, quarante ans plus tard, est devenu excessivement luxueux. *East Village Blues* associe fragments autobiographiques (qui relient les livres de Chantal Thomas entre eux), citations, histoires, expériences passées et actuelles, images, et montre, avec l'évocation des auteurs de la Beat Generation et des lectures spectaculaires sur l'emblématique scène poétique de St. Mark's Church, combien la musique était présente dans la vie des écrivains.

Rencontre avec Chantal Thomas (Grand Prix de la Société des gens de lettres pour l'ensemble de son œuvre en 2014), le temps d'une « conversation vagabonde », selon ses mots...

Entretien avec Chantal Thomas

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Votre livre intitulé *East Village Blues*, qui vient de paraître au Seuil (coll. Fiction & Cie), restitue le New York des années 1970. Est-ce que le titre est un hommage à Jack Kerouac, à son recueil *Mexico city blues* dans lequel il écrit : « Je ne fais qu'explorer âmes et villes » ?

Chantal Thomas Oui ! Le titre est très souvent compris différemment. On me parle de la « tristesse des blues » en me disant que le livre n'en a pourtant pas la tonalité. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit mais de cette extraordinaire acuité d'observation que Kerouac manifeste dans ses textes. Cette sorte de présence au monde. Kerouac était un prosateur, un poète, un musicien. Le jazz l'a constamment nourri et ses phrases sont musicales. Le titre est un hommage à Jack Kerouac.

Depuis quelques livres et notamment *Souffrir*, *Café de la mémoire*, puis *Souvenirs de la marée basse*, vous avez choisi une forme de récit liée à un regard et à une expérience, une forme autobiographique... Il y a aussi une distance que l'on retrouve dans *East Village Blues* où se mêlent expériences passées, mises en perspective avec d'autres voix littéraires, des lectures, et constatactions actuelles...

C.T. Le tout début de ce cheminement c'est *La vie réelle des petites filles* (Gallimard, 1995) qui est à l'origine même de mon écriture. Ces nouvelles mettent en scène deux petites filles qui inventent des jeux et regardent de très loin les adultes. Ensuite, j'ai continué à écrire des essais et ce premier texte est resté comme un signe. On retrouve ces deux petites filles dans *Souvenirs de la marée basse* (2017) et, par la manière dont

les deux sœurs sont liées, dans *Le Testament d'Olympe* (2010). Il s'agit d'une variation sur le thème des inséparables, thème qui me hante, ne me lâche pas ou que je ne lâche pas... Mais j'ai mis du temps à tresser les deux voix, intellectuelle et émotive à la fois. J'ai mis du temps à réunir la lecture critique, l'approche d'un texte très marquée par mon admiration pour Roland Barthes et une trame biographique qui comporte certains faits précis auxquels je tiens, avec une sorte de marge romanesque. L'autre point de départ, c'est *Souffrir* (2003). Cet essai entrelace les expériences de lectures et les expériences vécues ; il les met en miroir pour montrer comment la lecture sauve. Dans *Cafés de la mémoire* (2008), je m'éloigne de références explicites à la lecture tout en les laissant agir.

Dans *East Village Blues*, ce regard sur le présent qui convoque le passé permet de faire le constat de l'extrême différence entre l'East Village des années 1970 et celui d'aujourd'hui. Un New York à jamais disparu...

Le livre est illustré par votre ami le chercheur, écrivain et artiste Allen S. Weiss qui a photographié des images sur les immeubles de New York...

C.T. En effet. J'ai écrit ce texte entre 2015 et 2017 car, ces dernières années, East Village a pris une apparence totalement *clean* et ravalée. Ça s'est fait progressivement. J'aurais pu écrire cette histoire plus tôt mais la métamorphose est à présent très nette, irréversible. Les graffitis en sont une preuve. On le sait, ils expriment, à la place des immeubles menacés de destruction ou de complète rénovation, une sorte d'appel au secours. Il y en avait énormément en 2015 et 2016, beaucoup moins en 2017 et aujourd'hui quasiment plus

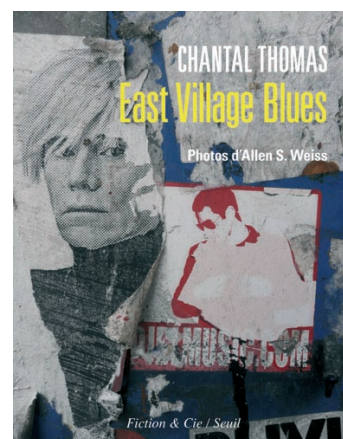
LE
MARATHON
DES MOTS



Chantal Thomas
© Hermance Triay

Chantal Thomas a reçu en 2014 le Grand Prix de la Société des gens de lettres pour l'ensemble de son œuvre et le prix Roger-Caillois de littérature française.

Elle est l'auteur de nombreux essais, notamment sur le marquis de Sade, sur Giacomo Casanova et sur Marie-Antoinette. Elle est aussi l'auteur de nouvelles, de récits, de pièces de théâtre et de romans dont *Les Adieux à la Reine* (Seuil 2002), traduit en une vingtaine de langues, et pour lequel elle a obtenu le prix Femina 2002.



Chantal Thomas
East Village Blues
Éditions du Seuil, coll. Fiction & Cie,
avril 2019, 208 pages. 21 €.

du tout. Les graffitis figuraient sur les murs, les portes ou les encadrements de portes. Allen Weiss a commencé à prendre des photos en 2015 et il a continué jusqu'en 2017. C'était émouvant de saisir des traits ultimes avant l'effacement. Il y avait des affiches déchirées, des affiches-collages, des graffitis en partie effacés, et Allen s'est donné comme règle de ne rien changer. Évidemment la question du cadrage au moment de la prise de vue est entrée en jeu. C'est une démarche différente de celle de Jacques Villeglé qui parfois arrache lui-même des affiches, les lacère, pour aboutir à un montage qui lui convient.

Avez-vous sélectionné les images ensemble ?

C.T. Oui. Nous nous sommes beaucoup promenés ensemble pour repérer les graffitis. Allen s'est promené seul aussi puisqu'il vit et enseigne à New York. Il a fait une première grande sélection puis une seconde plus serrée. Dans le livre, les photographies n'illustrent rien directement, mais elles correspondent à la tonalité de chaque chapitre.

Parfois, votre livre éveille en nous, lecteurs, une certaine nostalgie... Quand vous vous promenez dans ces rues, est-ce que vous éprouviez ce sentiment ?

C.T. De nombreux lecteurs qui connaissent New York m'évoquent ce qui leur manque aujourd'hui : tel restaurant, tel coin de rue, tel café... Ce livre est aussi une sorte de recueil où la mémoire des autres a sa place. J'aimais beaucoup dans les années 70 l'impression de vide, puisqu'il n'y avait pas de touristes alors. Personne ne marchait dans les rues juste pour regarder ou pour acheter. C'est un aspect qui a complètement disparu aujourd'hui. Le rythme de la ville était très différent. Bien sûr, je sens que quelque chose est perdu mais quand je marche aujourd'hui dans ces rues, j'adhère à ce qui est, c'est une nouvelle page. Ce qui s'est passé me révolte mais je me dis que c'est avec ce qui est qu'il faut vivre, tout en faisant tout pour que la mémoire de ce qui a été effacé piétiné déchiré, soit là. Être tourné vers le passé, dans une sorte de plainte, de tristesse languide, est une attitude qui ne m'intéresse pas et qui n'est pas du tout dans mon caractère.

Vous écrivez dans le chapitre « Guimauve et jus de carotte » : « La disparition des poètes dans un monde régi par le seul marché de

l'immobilier est une perte du côté de l'irré-médiable, la perte de son âme. »

C.T. J'en suis certaine. La violence avec laquelle les poètes ou les gens pauvres ont été expropriés est invisible parce que c'est la violence de l'argent. Ils ne peuvent plus payer le loyer, les propriétaires veulent les expulser et n'assurent donc plus aucun service. Il y a des coupures d'électricité et de chauffage l'hiver, des fenêtres sont obstruées, des promoteurs viennent visiter... C'est une violence quotidienne. J'ai un ami qui a finalement capitulé. Quelques personnes résistent encore. Je cite dans le livre Jeremiah Moss. Il fait partie de ces gens qui défendent quelque chose qu'ils n'ont pas connu, mais qui sont inspirés



Allen S. Weiss, photographies
East Village Blues
Éditions du Seuil, 2019.

par ce monde qui les précèdent. Jeremiah Moss est un poète, habité par une vision de ce quartier, qu'il défend avec combativité. Il a créé une association, publié un livre aussi virulent qu'un pamphlet : *Vanishing New York : How a Great City Lost Its Soul*. Les artistes qui étaient à Greenwich Village ou qui venaient de la banlieue ont « émigré » dans le Lower East Side pour des raisons économiques vers le milieu des années 1960. Ce quartier très défavorisé où il n'y avait pas d'artistes, pas de réunions dans les bars, ni de lectures, longtemps habité par une population d'origine polonaise et ukrainienne, mais aussi italienne, change et prend le nom de East Village. Une partie de la bohème, la plus pauvre, est donc « passée à l'est ».

Aujourd'hui, un peu plus à l'ouest, dans Soho par exemple, il n'y a que des habitants très aisés, de nombreux galeristes, des boutiques de luxe. C'était un quartier d'entrepôts que les gens ont restaurés pour en faire des lofts hyper luxueux. C'est la même histoire à Paris. La ville s'est partiellement vidée. Il y a quelques années beaucoup d'artistes français sont partis à Berlin, alors plus accessible.

On ne trouve pas de plaque commémorative sur les immeubles new-yorkais, contrairement à Paris...

C.T. En parcourant de nouveau les rues de New York, leur absence m'a vraiment frappée. J'avais un petit guide avec des adresses, j'avais noté des éléments qui figurent dans la biographie de Ginsberg. Je suis allée devant la porte de William Burroughs, à son ancienne adresse, mais aucune plaque ne commémorait son passage alors que

l'écrivain a habité là jusqu'à la fin de sa vie, dans un vestiaire de gymnaste, au sous-sol. (Ils vivaient tous dans des conditions très précaires et dans des rues, des quartiers très dangereux.) Des graffitis attestaient que le bâtiment allait être détruit ou, en tout cas, ravalé. Là où a vécu Kerouac très longtemps avec sa mère, il n'y a pas de trace non plus, rien. Ce livre est une manière de réparer cette amnésie, de poser des plaques par l'imagination, au moins de marquer des traces de passage.

Est-ce que vous écriviez un journal ou preniez des notes quand vous viviez à New York ?

C.T. J'avais un journal, mais très discontinu. Quand j'ai commencé ce livre, il m'a tout de même servi. J'écrivais surtout des rêves et les lire m'a remise dans l'état affectif dans lequel j'étais. Il y a certaines choses qu'on oublie complètement, des points d'étonnement, des émotions. Par exemple, j'avais noté dans ce journal que j'avais écouté Leonard Cohen en concert à Paris (c'était en 1975) et j'ai seulement écrit la façon dont il prononce « Chelsea Hotel ». À la fin du livre, je parle de perruques trouvées dans la rue. En 1977, en plus d'un été extrêmement chaud à New York et une série de catastrophes, il y a eu une grève des éboueurs. Mais alors que les ordures croulaient sur les trottoirs, un jour de juillet, avec un ami, nous avons trouvé une montagne de perruques... Je m'en serais souvenue sans doute, mais quand même, je l'avais précisément noté. Une des grandes révélations pour moi de cette époque, de ces années à New York, a été non seulement la révélation d'un autre rapport à l'écriture, plus vibrant, surtout plus spectaculaire, mais aussi d'un autre rapport à la musique. Une musique qui accompagnait la vie des écrivains. D'ailleurs, une relation très forte entre écrivains, peintres et musiciens existait. En France, c'était différent : il y avait une grande activité, une grande force d'innovation et d'expérimentation avec les revues

Tel Quel ou *Change*, mais moins de scènes où se produire. C'était aussi plus cloisonné. Des lectures publiques avaient lieu, si l'on pense, par exemple, à Philippe Sollers lisant *Paradis* ou à Pierre Guyotat. Mais c'était rare. Ce n'est pas dans la culture française.

Comment avez-vous conçu ce livre ?

C.T. Nous l'avons conçu ensemble avec Allen. L'idée de départ était de faire un livre de photographies dans lequel je devais écrire une préface. Je l'ai exposée ainsi à Bernard Comment, lui même amoureux de New York. Et puis j'ai commencé à écrire et j'ai été emportée par un projet plus vaste, et en continuité avec *Souvenirs de la marée basse*.

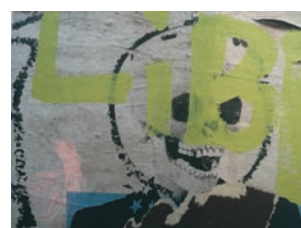
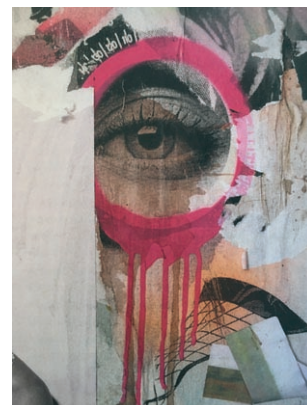
Justement, dans *Souvenirs de la marée basse*, vous parlez à la fin du récit de votre départ pour New York...

C.T. Exactement. Comme tout le monde, ma vie est faite de séquences, mais l'écriture, plus exactement ma liberté d'auteure me permet de les déplacer comme je veux.

Ce qui est vrai c'est que vous partez à New York tout de suite après la soutenance de votre thèse sur Sade (sous la direction de Roland Barthes).

C.T. Oui, là je suis vraiment la chronologie car elle fait sens. Elle rend manifeste le contraste entre deux mondes : le séminaire de Roland Barthes et la scène poétique de East Village. D'une part, le côté envoûtant d'une voix très mesurée et pondérée, d'une certaine approche de la littérature, magnifique (je continue d'écrire à partir de là aussi) et d'autre part, comment ce monde de Roland Barthes a été « fracassé » par la découverte de la scène poétique de East Village, explicite, directe, violente.

Et c'est à New York que vous vous êtes autorisée à écrire, non



Allen S. Weiss, photographies
East Village Blues
Éditions du Seuil.



Chantal Thomas
Souvenirs de la marée basse
Éditions du Seuil, 2017.



Chantal Thomas
Cafés de la mémoire
Éditions du Seuil, 2008.

plus pour l'université mais pour vous-même ?

C.T. C'est effectivement le moteur de l'écriture personnelle. Et c'est aussi le moteur de ce récit.

Est-ce que l'écriture réactive la mémoire ?

C.T. Elle réactive la mémoire et elle fait surgir des scènes qui sont une sorte d'équivalent visuel, émotif, verbal, d'événements ou d'émotions d'alors. Je ne cherche pas à reproduire littéralement ce qui s'est passé. Les scènes écrites sont le plus souvent des transpositions, des créations.

C'est pour cette raison que vous parlez d'autobiographie fictionnelle à propos de vos textes ?

C.T. Oui, je le précise toujours parce que je recompose des tranches de vie, reformule différemment la chronologie. Je ne suis pas musicienne mais j'imagine que c'est un peu comme composer un morceau de musique : pour mieux faire entendre un passage lent, on le fait précéder d'une séquence trépidante. Le départ à New York est un très grand moment dans mon existence et je le place à la fin de *Souvenirs de la marée basse* parce qu'il est l'équivalent pour moi de ce que ma mère vit quand elle passe d'Arcachon à Menton, de la côte atlantique à la côte méditerranéenne. Dans ce texte je place cette séquence de ma vie à cet endroit précis sans tenir compte de la véritable chronologie (restituée dans *East Village Blues*).

Comment l'idée de partir vivre à New York en 1976 vous est venue ? La ville n'était pas touristique, considérée même comme dangereuse...

C.T. Je n'ai pas réfléchi. J'y suis allée avec l'idée d'y passer un mois, le mois de juillet 1976, et je m'y suis tellement plu que je suis restée. Je n'avais pas de projet au préalable et donc je n'avais pas à m'interroger

sur la raison de mon départ. J'avais vu Manhattan une nuit seulement, entre deux voyages, et j'adorais la littérature américaine. Dès qu'on met les pieds dans cette ville, même une seule fois, il me semble qu'on est tout de suite soulevé par ce qu'elle dégage. Je suis restée à New York trois ou quatre ans, avec des allers et retours à Paris. J'ai aussi fait un séjour au Colorado, dans le lieu où Ginsberg a créé le Naropa Institute, puis un séjour en Arizona.

Vous connaissiez Allen Ginsberg ?

C.T. J'ai écouté et croisé Allen Ginsberg, je lui ai parlé comme on parle à quelqu'un rencontré dans une *party*, mais je ne peux pas dire que je le connaissais. À cette époque, les gens étaient accessibles, ceux qui habitaient East Village, qui allaient à des lectures à St. Mark's Church, les poètes. Je les ai tous rencontrés. La plupart de ces poètes n'étaient pas connus, ils allaient et venaient d'un café à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre. Il y avait toute une circulation au cœur de New York comme à Paris dans les années 1950. D'ailleurs, dans l'exposition « Beat Generation » qui a eu lieu au Centre Pompidou en 2016, c'était très émouvant de voir que Ginsberg commence d'écrire *Kaddish* Boulevard Saint-Germain, dans un café. « Tellement étrange de penser que je suis dans ces rues », écrit Ginsberg. Il continue l'écriture de son texte dans East Village et ne cesse de faire des allers-retours entre New York et la côte Ouest, entre New York et l'Europe, l'Inde ou l'Afrique du Nord. Ce mouvement continu, propre à cette époque, est aussi quelque chose qui m'allait... qui me va.

Chez Ginsberg, la question de la folie familiale (que je n'ai pas du tout développée) est très forte. Sa mère, pour qui il écrit *Kaddish*, un des grands textes de la littérature, est psychotique et sera enfermée l'année de ses douze ans. Il vit des scènes très dures. Son compagnon, Peter Orlovski, qui vient d'une famille très pauvre de l'East Village a aussi une mère atteinte de folie ainsi

Chantal Thomas Bibliographie

Essais

Sade, l'œil de la lettre (essai littéraire), Payot, 1978.
réédition : *Sade, La dissertation et l'orgie*, Rivages, coll. « Rivages Poche / Petite Bibliothèque », 2002
Casanova, un voyage libertin (essai littéraire), Denoël, 1985.
réédition : *Casanova, un voyage libertin*, Gallimard, coll. « Folio », 1998 (avec Claude Bonnage), *Don Juan ou Pavlov : essai sur la communication publicitaire* (essai littéraire), Seuil, 1987.
La Reine scélérate : Marie-Antoinette dans les pamphlets (essai littéraire), Seuil, 1989.
Thomas Bernhard (essai littéraire), Seuil, coll. « Les Contemporains », 1990.
réédition : *Thomas Bernhard. Le briseur de silence*, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2006
Sade (essai littéraire), Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1994.
Un air de liberté. Variations sur l'esprit du XVIIIe siècle, éditions Payot et Rivages, coll. « Manuels Payot », 2014. Prix de l'Essai de l'Académie française, 2017
Pour Roland Barthes, Éditions du Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2015.

Récits

Comment supporter sa liberté, Éditions Payot et Rivages, coll. « Manuels Payot », 1998. Prix Grandgousier.
Souffrir (essai), Payot et Rivages, coll. « Manuels Payot », 2003
Chemins de sable : Conversation avec Claude Plettnner, éditions Bayard, 2006
Jardinière Arlequin : Conversations avec Alain Passard, Mercure de France, coll. « Le Petit Mercure », 2006
L'Esprit de conversation, Payot et Rivages, coll. « Rivages poche. Petite Bibliothèque », 2011
Cafés de la mémoire (récit), éditions du Seuil, 2008
Souvenirs de la marée basse, éditions du Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2017
East Village Blues, éditions du Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2019

Fictions

La Vie réelle des petites filles, éditions Gallimard, coll. « Haute Enfance », 1995
Les Adieux à la reine (roman), Éditions du Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2002.
Prix de l'Académie de Versailles, Prix Femina 2002
Les Adieux à la reine, adaptation au cinéma par Benoît Jacquot en 2012.
La Lectrice-adjointe suivi de *Marie-Antoinette et le théâtre* (théâtre), Mercure de France, 2003.
L'Île flottante (nouvelle), Mercure de France, coll. « Le Petit Mercure », 2004.
Adaptation théâtrale par Alfredo Arias au théâtre de Chaillot (printemps 2008)
Apolline ou l'École de la providence (nouvelle), éditions du Seuil, coll. « Point : roman », 2005.
Le Palais de la reine (théâtre), Actes Sud-Papiers, 2005
présenté au théâtre des Célestins à Lyon en 2007
Le Testament d'Olympe (roman), Éditions du Seuil, 2010
L'Échange des princesses (roman), Éditions du Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2013
L'Échange des princesses, adaptation au cinéma par Marc Dugain en 2017.

que deux de ses frères. Ce sont des gens attirés par l'abîme, dans sa proximité, surtout Ginsberg, mais qui ne veulent pas sombrer. C'est quelque chose qui m'a beaucoup émue et fait réfléchir autant que la lecture des *Possédés* de Dostoïevski. On comprend l'attraction de Ginsberg, et toute cette bande, pour Antonin Artaud.

Jack Kerouac et Neal Cassady — ce dernier sera pour le groupe de la « Beat Generation » une sorte de témoin vivant du monde marginal —, ont sombré littéralement, ce sont des vies fracassées. Ginsberg ou Burroughs eux aussi étaient au bord de l'abîme mais ils ont toujours tenu. Ils ont mieux résisté.

Quel était le rapport à la poésie dans ces années 1970 ? Vous dites dans *East Village Blues*, « selon la formule barthésienne, de l'« écriture » à l'« écrivance », il y avait un abîme. »

C.T. Il y a un beau numéro de *Tel Quel* consacré à Roland Barthes (n°47, 1971) dans lequel est publié un article intitulé « Écrivains, intellectuels, professeurs ». Roland Barthes utilise cette formule, « écrivants », afin de désigner ceux qui écrivent pour dire précisément quelque chose, ceux qui écrivent une thèse par exemple, et il a cette remarque : « l'écrivain ne s'autorise même pas une métaphore » alors que l'écrivain, oui, bien sûr, et davantage ! On est un écrivain ou un écrivain selon la forme et l'orientation de son œuvre ; selon qu'elle soit une fin ou un moyen. Une des idées récurrentes de cette époque, c'était donc que l'écriture existe en soi, comme un absolu, non pour dire quelque chose. Mais c'était une idée assez dangereuse parce que paralysante. C'est pour cette raison que je mentionne de Maurice Blanchot dans *East Village Blues* : il était vraiment le maître du « pour rien », « rien est ce qu'il y a ». On était pris dans une sorte de labyrinthe réflexif totalement étouffant et finalement on ne traçait pas une ligne ! Le voyage aux États-Unis m'a libérée. En vérité, l'« écrivance » ne m'avait jamais tentée, ni même menacée !

Vous parliez aussi d'un rapport plus frontal à un désir de gestes et d'écriture... Le fait de taper à la machine aux États-Unis en opposition au geste européen : écrire à la main qui est une caresse sur le papier...

C.T. Oui, ce sont deux rapports distincts à l'écriture. J'en parle avec distance car pour ma part je n'écris pas directement à la machine. J'écris d'abord au stylo, je « caresse », puis je saisis une version définitive à la machine, maintenant

à l'ordinateur. Évidemment, grâce à l'ordinateur qui, à sa façon, est dans la douceur, je pense qu'un autre rapport à l'écriture s'est encore créé. Certaines personnes n'ont plus d'écriture manuscrite. L'ancienne machine était très bruyante et la suppression du bruit change tout. Pour Kerouac, c'était de la musique, j'en suis convaincue. Ses phrases lui venaient, il les entendait, il les rythmait avec la frappe de la machine.

Que reste-t-il de ces lieux, St. Mark's Church, le Chelsea Hotel...

C.T. Le Chelsea Hotel a été ravalé, refait entièrement à neuf. Dans les années 1970, il était toujours plein. J'y suis allée mais je n'y ai pas dormi. Depuis 1977, il est inscrit au registre des monuments historiques. J'ai beaucoup fréquenté St. Mark's Church quand Richard Foreman avait son théâtre Ontological-Hysteric Theater avec l'extraordinaire comédienne Kate Manheim. Je n'ai pas parlé de ce couple dans le livre alors que j'étais une amie de Kate, qui avait un génie de la transgression, mais ce n'est pas entré dans la structure du récit... Les lectures à St. Mark's Church, scène emblématique d'une sorte de passion de créativité et de musique, ont continué jusqu'à ces dix dernières années, avec un peu moins de fréquence.

Vous sortiez beaucoup ? Vous assistiez à de nombreuses manifestations culturelles ?

C.T. Oui beaucoup à New York et à Paris aussi où de nombreux événements venaient de New York. J'y ai découvert le Bread and Puppet Theater par exemple. Le Centre Culturel Américain était très actif. En ce qui concerne la danse, j'avais vu Martha Graham ou Carolyn Carlson à Paris avant de les voir à Manhattan. Les gens allaient à New York pour les mêmes raisons que Ginsberg et sa bande venaient à Paris. Ce n'était pas du tourisme mais une recherche intellectuelle, une quête d'événements, d'émotions. Quand ils venaient ici, ils étaient aussi à la recherche de techniques : ils pensaient Rimbaud, Céline, le Surréalisme, pas Chateaubriand ni Madame de Staël ! En France, Ezra Pound avait une grande influence. La revue *Tel Quel* a publié beaucoup de textes sur le poète américain. Le monde littéraire fonctionne aujourd'hui différemment. Il n'y a pas d'école, ni de groupe. Avec tout ce que cela peut avoir d'excitant mais aussi, de militant, voire d'oppressif.

Nous avons évoqué le thème des inséparables au début de notre entretien... Cette amitié avec une petite fille nommée Lucile,

un été, sur la plage d'Arcachon qui fait écho avec la grande proximité que vous entretenez avec Cinthya à New York... Parlez-nous de ces rencontres...

C.T. Je raconte la première vision de Lucile comme une sorte de coup de foudre d'enfant. Nos deux maisons étaient contiguës et je ne peux séparer Lucile des moments de mon enfance. Au lycée, j'ai eu la même relation avec celle que j'appelle Sandra, une sorte de double, quelque chose de la sororité. C'est avec elle que j'ai voyagé, fait du stop, juste après le bac et que je suis allée au Pérou notamment... Quant à Cynthia, j'ai tout simplement sonné chez elle en arrivant à New York alors que je ne la connaissais pas. Je voulais le raconter factuellement parce que c'est véritablement un trait d'époque : quelqu'un dans le métro donne son numéro de téléphone à une jeune femme, laquelle vous le transmet, vous téléphonez et on vous répond d'une voix enjouée que bien sûr vous pouvez dormir ici. On vous offre l'hospitalité comme si on vous attendait ! J'ai plein d'histoires du même ordre. À Londres, nous étions arrivées, Sandra et moi, sans savoir où dormir, juste avec une adresse en poche. Nous avons sonné. Un couple a ouvert la porte. La femme portait des lunettes, elle faisait très intellectuelle mais en réalité elle travaillait dans des films porno. Le couple nous a dit qu'il n'y avait pas de problème, que nous pouvions dormir chez eux. Mais qu'il n'avait qu'une seule chambre.

Pour finir, citons quelques artistes dont on parle peu et à qui vous avez dédié des plaques imaginaires dans votre livre...

C.T. L'artiste Joseph Cornell (1903-1972) est le créateur de petites boîtes en bois vitrées dans lesquelles il réunit quelques éléments extraordinairement poétiques. Il était une sorte d'artiste marginal qui maintenant a intégré les musées. Son œuvre m'enchant. J'aime l'écriture du fragment et je trouve qu'elle a quelque chose à voir avec la technique d'assemblage-collage qui caractérise les œuvres plastiques de Joseph Cornell. Il a vécu la majeure partie de sa vie à New York, il habitait dans le quartier de Flushing (arrondissement du Queens). Il y a aussi Herbert Huncke (1915-1996) dont on parle peu. Il a fait le choix d'une marginalité radicale. Voleur, drogué, dealer, il va être très vite intégré au groupe de la « Beat Generation » en grande partie par Burroughs qu'il rencontre et qu'il fournit en héroïne. Il sera aussi pour le groupe quelqu'un de la pègre ou presque, comme Cassidy. Ses livres sont très intéressants, ce sont des portraits de gens qu'il voit passer, d'amis.

Bernard Comment les a publiés dans la collection « Fiction & Cie ».

Et le poète qui voulait écrire l'histoire orale du monde ?

C.T. Joe Gould, une sorte de poète clochard. Il y a des portraits de lui extraordinaires. Il allait de bar en bar et disait qu'il voulait écrire l'histoire orale du monde. J'adore cette idée. Mais, à sa mort, on s'est aperçu qu'il n'avait presque rien écrit. Il aimait dire : « J'ai la folie des grandeurs. Je me prends pour Joe Gould. » C'était une des figures du Village. Pendant longtemps, son portrait a figuré dans le bar qu'il fréquentait, le Minetta Tavern.

Ce qui m'a plu en effet c'est de dédier des plaques imaginaires, à la fois précises et romanesques, à des bohèmes, à des artistes, des gens qui ont vraiment compté et qui ont changé non seulement l'histoire de la littérature mais aussi l'histoire de la morale, qui ont produit des étincelles de liberté.

Agenda - Chantal Thomas

. **Le 18 juin, 19h : Lecture par Marie Bunel d'extraits de *East Village Blues* de Chantal Thomas, en sa présence.** Avant-première à Paris du Marathon des Mots 2019 (Les Soirées de la Fondation au Studio Raspail)

. **Le 27 juin, 16h30 : Variations New-Yorkaises : rencontre avec André Aciman et Chantal Thomas.** Rencontre animée par Brice Torrecillas. Bibliothèque d'Étude et du Patrimoine - Toulouse
Une rencontre entre deux figures de la littérature internationale, qui ont en commun l'amour de l'Histoire et des histoires. Spécialiste du XVIIIe siècle, Chantal Thomas sculpte dans ses souvenirs la matière à d'émouvants récits intimes comme le récent *East Village Blues* qui raconte ses jeunes années new-yorkaises. Cette ville relie aussi Chantal Thomas à André Aciman qui bénéficie, grâce à l'adaptation de *Call me by your name* au cinéma, d'une reconnaissance mondiale. Né à Alexandrie, il vit à New-York, où il a écrit ses belles *Variations sentimentales* (Grasset).

. **Le 27 juin, 20h30 : Marie Bunel lit *East Village Blues* de Chantal Thomas.** Maison des associations - Saint-Orens-de-Gameville

. **Le 28 juin, 11h00 : Rencontre avec Chantal Thomas.** Librairie Privat - Toulouse

Sites Internet

Éditions du Seuil : <http://www.seuil.com/>

Le Marathon des mots - Le Programme
<https://www.lemarathondesmots.com/programme/>

Extraits choisis

East Village Blues de Chantal Thomas
© Seuil, Fiction & Cie

Staten Island (page 28)

Voyageuse, âme et corps, je l'étais ; plus exactement, nous l'étions. C'était une histoire à deux — une histoire entre Sandra et moi. Elle avait débuté au lycée, en classe de philo, par notre coup de foudre pour le roman de Kerouac, *Sur la route*. Nous avons été traversées de l'évidence que la seule façon de vraiment vivre était de laisser la route décider pour nous. La métaphysique d'Aristote me passait par-dessus les oreilles, celle de l'autostop, une discipline en plein essor, contenait des mines de sagesse en réserve. Aussitôt après le bac, nous avons fait nos sacs, puis direction l'Espagne avec le vague plan de poursuivre vers l'Afrique du Nord. Voyageuses, certes, nous l'étions mais sans esprit de conquête, sans désir de souvenirs, sans nous soucier même de visiter les pays où l'occasion nous portait. Leurs us et coutumes, leur folklore, leur histoire et leurs musées, on s'en battait l'œil. Notre excitation tenait à des sensations, à une route qui défilait, à des visions en éclair, ou à la répétition lancinante pendant des jours et des jours d'un paysage immuable. Traverser, regarder de tous ses yeux des images impossibles à fixer, et faire halte, à l'improviste, au hasard de la chance, ou de la malchance, selon le programme du conducteur. (...)

L'amour de la route avait mille facettes. Nous adhérons en toute sérénité aux attentes en bord de routes, assises sur nos sacs, au pied d'un mur ou d'un arbre. Nous étions à la bonne hauteur, celle où tout sentiment d'urgence s'évapore. Nous aurions pu attendre à jamais, mais soudain une voiture stoppait. Alors on courait vers elle comme des folles, comme si notre vie en dépendait. Et ça aussi, c'était un moment parfait. Nous étions virtuoses dans l'art d'attendre, mais partir nous mettait toujours le cœur en fête.

Et puis il y a eu New York.

L'histoire orale du monde (page 93)

La première impression à ma nuit d'arrivée, cet effet d'avoir débarqué dans une fête où je ne connaissais personne, où personne ne me connaissait et où cela n'avait aucune espèce d'importance, ne cessait de se reproduire. Cet air d'indifférence, qui alors m'avait étonnée, me paraissait normal maintenant et même sympathique. Cela me plaisait de pouvoir circuler aussi facilement et que le « chez soi » qui, en Europe, est indissociable d'une notion d'enracinement et de fermeture eût ici peu de réalité. J'entendais encore le bruit des volets claqués, les soirs d'hiver, dans les rues vides d'Arcachon et, associée à ce bruit, la vision rapide des bras d'une femme aussitôt aspirée par l'intérieur de son chez-soi. Et me revenait en même temps le visage de ma mère, victime de l'un de ces revirements d'humeur dont elle était la proie quand j'étais enfant, sa tristesse soudaine à la pensée qu'il allait bientôt lui falloir, à elle aussi, fermer les volets. J'avais atterri dans un pays sans volets, et où le « chez-soi » (home) n'est pas lié à une continuité de générations. Il se déplace avec vous et s'origine à l'endroit où vous venez de poser vos bagages. Un pays des mobile homes. Dans quelques années, quand j'irais habiter au Colorado, à Boulder, puis en Arizona, à Tucson, c'est à ce côté positif d'une liberté sans ancrage que je serais sensible. Non l'angoisse d'un « Où vivre ? », mais la faculté des Américains à déménager, à recommencer.

La révélation Rimbaud (page 122)

En ce mois de juillet 2017, les sens et l'esprit davantage aiguisés par le goût de la variation que par celui de l'innovation, j'attends avec impatience les concerts hebdomadaires d'œuvres pour orgue de Jean-Sébastien Bach à Grace Church, mais à cette époque, au temps premier de mes éblouissements new-yorkais, d'entre les deux églises aujourd'hui équidistantes de ma fenêtre, St. Mark's Church et Grace Church, seule la première rayonnait. Avec la bénédiction de Michael Allen, son pasteur aux idées rebelles, convaincu que le message des prophètes était dans la rue et qu'il s'exprimait par la voix des poètes, et sous les auspices du Poetry project que dirigeait Anne Waldman, St. Mark's Church était le théâtre de la parole fulgurante. Tous les poètes ambitionnaient de s'y produire. Ils rêvaient de pouvoir, à la suite de Lawrence Ferlinghetti, Paul Blackburn, Brion Gysin, John Giorno, Robert Creeley, Ted Berrigan, Bernadette Mayer, Lou Reed, Annie Powell et bien d'autres, risquer leur texte sur cette scène. Ils n'allaient pas se contenter d'un silence respectueux, vaguement ennuyé, avec, pour souligner la fin de la lecture, des applaudissements polis. Le genre d'approbation consistant, dans un colloque universitaire, de la part d'un président de séance, à remercier l'orateur d'avoir respecté son temps de parole. Autrement dit, de n'avoir pas débordé. Or, justement, sur la scène de St. Mark's Church, on n'attendait que ça : le débordement, l'excès, le hurlement en faveur du corps — de ses fièvres, de ses transes, de ses crises de panique, de ses agonies et de ses résurrections. Du corps ou de l'âme : en cette église les deux ne se séparaient pas.

Les poètes américains des années 1970 continuaient de vibrer à l'unisson avec le choc inaugural, l'événement fondateur de la première lecture publique par Allen Ginsberg de *Howl*, le 7 octobre 1955, à San Francisco dans la Six Gallery. Tandis que le brouillard efface une partie de la ville, Allen Ginsberg, incertain, angoissé, commence de lire. Peu à peu un tempo s'impose, entraîne dans un même courant le poète et son public. (...)

Le public entend le sens, saisit les mots, mais ils lui parviennent au rythme d'un solo de saxophone, dans sa pulsation, son *pulse*, son *beat*. Jack Kerouac, sur scène, en nage, tape sur sa bouteille de vin et scande : « *Go, go* », « *Go, man*. » Ses sonores « *Yeah* » criés par lui et repris par les auditeurs soulignent le rythme. Dans son ivresse, il perçoit en toute lucidité qu'avec ces mots scandés par la voix chaude et grave de Ginsberg la Beat Generation est née. Ce soir-là, Allen Ginsberg libère la lecture publique de la sphère du livre. Il la fait entrer dans celle de la musique, rock'n roll, blues, be-bop... *Yeah* !

Près de quinze ans après la performance d'Allen Ginsberg, Patti Smith, lors de sa lecture à St. Mark's Church, se jette elle aussi à corps perdu. Elle n'est pas sûre que ses poèmes soient à la hauteur, elle doute, elle a peur, mais elle renverse ces poids morts en ressorts. Elle pense à Rimbaud, elle veut réussir pour lui, pour l'énergie qu'il lui communique, elle se sent électrisée et elle électrifie. Accompagnée à la guitare par Lenny Kaye, elle laisse le souffle, elle laisse le rock la diriger. Elle pulvérise la bulle d'intériorité de la langue, sa protection isolante. Elle dira plus tard qu'elle a cherché à insuffler l'immédiateté et l'attaque frontale du rock'n roll dans le mot écrit. Poètes et écrivains dans la mouvance du Poetry Project acceptent la loi du spectacle : on capte le public dès les premières mesures, ou c'est raté.

(...)

Une nuit, après l'une de ces lectures à St. Mark's Church, je me trouve dans le chaos d'un incendie. Un immeuble est en train de brûler. Volume assourdissant des sirènes, fumées, craquements avant l'effondrement, les vitres explosent, des flammes jaillissent des fenêtres. Sur le trottoir opposé des petites filles font une ronde endiablée. Elles courent, sautent et crie en chantant :

— *Fire ! Fire ! Fire !*

— Et si c'était votre maison qui brûlait ? les sermonne une dame.

— C'est notre maison ! répondent en chœur les petites filles, sans cesser de tourner.

Les heures américaines au Marathon des mots Chroniques

Par Corinne Amar et Élisabeth Miso



Chris Kraus, *I love Dick*.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Alice Zeniter.

L'héroïne s'appelle Chris Kraus et commence ainsi son Journal : « 3 décembre 1994, Chris Kraus, une vidéaste expérimentale de 39 ans, et Sylvère Lotringer, un professeur d'université, venu de New York, 56 ans, dînent avec Dick****, une bonne connaissance de Sylvère, dans un bar à sushis de Pasadena. Dick est un critique culturel anglais revenu de Melbourne pour s'installer à L.A. (...) » Chris veut se détacher de son être-en-couple, et l'affiche volontairement. Au cours du repas, elle a remarqué – ou du moins, elle a eu l'impression – que Dick ne la quittait pas des yeux. Sortis tardivement du restaurant, le temps étant menaçant, ils vont passer la nuit chez lui qui les y convie puisqu'il habite non loin. Lorsqu'ils repartent le lendemain matin, Chris est tombée amoureuse de Dick, persuadée d'une rencontre intime entre Dick et elle, d'une connexion secrète, ce qu'elle appelle une sorte de « baise conceptuelle ».

« 6 ou 8 décembre 1994, Mardi, mercredi et jeudi sont flous, ils passent sans laisser de traces. (...) Ils se lèvent à 8 heures, quittent Cresline et descendent la colline, prennent un café à San Bernardino, roulent quatre-vingt-dix minutes, de sorte qu'ils atteignent L.A. juste après l'heure de pointe. Il est probable qu'ils parlent de Dick la plus grande partie du trajet. » Sylvère sentant sa femme toute excitée par ce coup de cœur qui l'excite aussi suggère à Chris d'écrire à Dick. Chris et Sylvère se disent tout : par jeu, Chris propose à Sylvère de faire de même.

Ainsi naît peu à peu une correspondance de l'un comme de l'autre, à l'intention d'un destinataire commun. Romancer un peu leur vie, sinon la pimenter, voilà ce qui les pousse tout à coup, pris au jeu de leur propre désir, à écrire à Dick, à se raconter ce qu'ils écrivent, à faire en sorte que Dick finisse par téléphoner, que Sylvère finisse par le prendre à témoin de l'excitation de sa femme pour lui, et lui fasse part de possibles retrouvailles à trois, voire d'un projet qu'il nommerait artistique où ils seraient – à la façon d'un événement à la *Sophie Calle* – tous les trois, partie prenante.

Dans un récit à la première personne, une femme, raconte son désir obsessionnel et à sens unique pour un critique d'art du nom de Dick. Au fur et à mesure qu'elle se voit s'éloigner de son mari – lui-même intellectuel et universitaire – prendre la route à travers les États-Unis, elle comprend que tout n'est que prétexte à un voyage intérieur, à une réflexion : quel rôle joue une femme, quelle

place a-t-elle dans son couple, dans le monde ? Constat pur et simple de la revendication féministe d'une femme qui s'affirme dans un monde d'hommes et en évoque aussi la difficulté, dans un milieu comme celui de l'art, du cinéma, de l'écriture, où les femmes sont souvent vues comme secondaires sinon par rapport aux hommes.

La deuxième partie du roman nous entraîne avec Chris dans sa traversée des États-Unis, seule en voiture. Elle veut revoir Dick, le poursuit de ses assiduités, le harcèle. Plaidoyer pour les femmes artistes ou amoureuses, si peu comprises, sinon dans un rapport aux hommes qu'elles épousent ou du moins, dans l'entourage desquels elles vivent.

L'auteure, par ailleurs éditrice d'une maison d'édition indépendante qui publie des écrits de femmes à la première personne et qui y fait paraître le roman pour la première fois en 1997 – confiait, en préambule, que *I love Dick* avait fait figure de livre précurseur, que les années durant lesquelles elle avait elle-même vécu, puis écrit l'histoire de *I love Dick* avaient été exaltantes, parce qu'elle y avait trouvé la source de tous ses écrits à venir.

Éd. Flammarion, 2016, 272 p., 20 €. Corinne Amar

Joana Preiss et Olivier Martinaud lisent *I love Dick* de Chris Kraus le 30 juin 2019 à 14h30 à Chapelle des Carmélites, Toulouse.

<https://www.lemarathondesmots.com/programme/joana-preiss-et-olivier-martinaud-lisent-i-love-dick-de-chris-kraus-flammarion/>

La lecture est soutenue par



Viet Thanh Nguyen,

Le sympathisant. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Clément Baude.

C'est un récit à la première personne ; la confession d'un agent secret. C'est un roman d'espionnage et de guerre, un roman politique, en même temps qu'une réflexion sur l'héritage de la guerre du Vietnam, l'Histoire et ses engagements idéologiques, la violence, les compromissions, le mensonge, la trahison, la conscience, les amitiés aussi.

C'est un roman qui nous emmène du Saïgon chaotique des années 1975, au Los Angeles des années 1980, via un narrateur aux ambiguïtés annoncées dès le premier paragraphe de la première page ; il est *une taupe*, *un agent secret*, *un homme au visage double*, en somme, un « sympathisant ». On ne connaîtra pas son nom, celui qui entreprend ainsi de raconter sa vie en un long aveu, alors qu'il est emprisonné et qu'on en ignore encore la raison. On sait toutefois qu'il est né des amours

interdites d'un prêtre français et d'une Vietnamiennne, et que Saïgon étant sur le point de tomber, il décide de fuir vers les États-Unis accompagnant le général de l'armée sud-vietnamienne en tant que son conseiller alors qu'en réalité, il est un agent communiste infiltré. C'est un roman qui résonnera, tout au long de ses pages, par ses personnages secondaires et ses rebondissements, comme un cri violent d'humanité pour les combattants des deux camps, une histoire ample et soucieuse de redonner à chacun sa vitale dignité. « Je suis un espion, une taupe, un agent secret, un homme au visage double. Sans surprise peut-être, je suis aussi un homme à l'esprit double. Bien que certains m'aient traité de la sorte, je n'ai rien d'un mutant incompris, sorti d'une bande dessinée ou d'un film d'horreur. Simplement, je suis capable de voir n'importe quel problème des deux côtés. » Un dédoublement perpétuel qui mènera notre héros jusqu'en Californie, devenu conseiller technique d'une superproduction hollywoodienne sur la guerre du Vietnam tournée aux Philippines où des figurants des deux camps rejouent la guerre. « Comme toujours, l'argent régle le problème. Sur mes conseils appuyés, Violet accepta de doubler le salaire des figurants qui joueraient des vietcongs, ce qui permit à ces combattants de la liberté d'oublier qu'incarner ces autres combattants de la liberté leur avait tant répugné. (...) Le plus grand, le sous-officier le plus gradé, un sergent dit, il veut qu'on torture ce type et qu'on ait l'air de s'amuser c'est ça ? Le plus petit des figurants demanda, Mais quel rapport avec être naturel ? (...) Tout OK, répondit le grand sergent. Nous pas de problème. Nous meilleurs. On est des fils de putes de vietcongs. Compris ? Ils comprirent, et plutôt deux fois qu'une. C'était la méthode Stanislavski dans toute sa splendeur. »

C'est un prodigieux récit de guerre, d'espionnage et d'exil, un premier roman couronné du Prix Pulitzer, dont tous les critiques s'accordent à dire qu'il est magistral. L'auteur, Viet Thanh Nguyen, né en 1971 à Buôn Ma Thuôt, au Sud-Vietnam, dans un pays en pleine débâcle, boat-people à l'âge de quatre ans, contraint avec sa famille de partir, de fuir la ville sur un bateau. Moults péripéties avant d'arriver aux États-Unis pour y vivre, avant de rejoindre la communauté vietnamienne de Los Angeles. Souvenirs de guerre, de troubles identitaires propres aux réfugiés, de traumatismes prégnants. L'auteur dira qu'aujourd'hui la majeure partie de son travail d'écrivain consiste à explorer la frontière entre ce dont il se souvient, ce dont il croit se souvenir, et ce qu'il a complètement oublié.

Un travail de mémoire intime et salvateur, qu'il renouvelle avec un recueil de nouvelles cette fois-ci, à paraître à la rentrée littéraire de septembre 2019, chez le même éditeur : *Les Réfugiés*. Huit nouvelles, sur la Californie des années 1980, les fantômes (parce qu'ils sont hors du temps), le drame des boat-people, la mort, « l'âme vietnamienne », le souvenir, à ne jamais oublier... Éd. Belfond 2017, 490 p., 23,50 €. Corinne Amar

Emmanuel Noblet lit *Le Sympathisant* de Viet Thanh Nguyen le 30 juin 2019 à 14h30
Salle du Sénéchal, Toulouse

<https://www.lemarathondesmots.com/programme/emmanuel-noblet-lit-le-sympathisant-de-viet-thanh-nguyen-belfond/>



L'Amérique derrière moi
Erwan Desplanques



Erwan Desplanques, *L'Amérique derrière moi*.

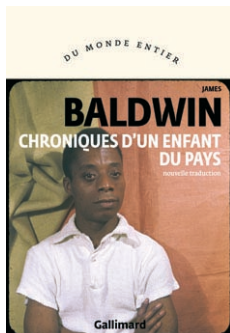
Le jour de Noël, le narrateur apprend que son père, âgé de soixante-dix ans, est atteint d'un cancer des poumons incurable. Deux jours plus tard, sa femme lui annonce qu'elle attend un enfant. « Il ne m'échappait pas que ces deux horizons cohabitaient, se fondaient l'un dans l'autre, et qu'il me faudrait suivre deux croissances simultanées, celle d'une tumeur et

d'un embryon qui aboutiraient aux résultats opposés, une mort et une naissance, deux réalités jumelles circonscrivant la totalité du spectre et qui, avec la célérité d'un tour de passe-passe, signeraient la disparition d'un père et l'apparition concomitante d'un fils. » La maladie du père et la perspective de sa perte occupent tout l'espace mental du fils, le ramènent au passé, à la nature de leur relation, à celle tissée avec le grand-père maternel, psychiatre, prisonnier pendant la guerre du Stalag XVII A en Autriche. Après un premier roman (*Si j'y suis*, 2013) et un recueil de nouvelles (*Une chance unique*, 2016), Erwan Desplanques, ancien journaliste à *Télérama*, fait ici le portrait d'une famille fantasque, la sienne. Avec pudeur, tendresse, lucidité et humour, il livre des bribes de son enfance et de son adolescence à Reims, décrit le couple volcanique puis harmonieux formé par ses parents. Il raconte les derniers moments de son père, l'impuissance des proches, l'incapacité des hommes de cette famille à exprimer leurs sentiments. Son père ancien militaire devenu assureur, était fasciné par les États-Unis et la guerre. Né en 1943, il aurait aimé être un héros américain, collectionnait les armes à feu, embarquait sa famille le samedi à bord de sa Jeep Willys ou de son Dodge, écrivait à ses proches en anglais, choisissait ses vêtements et ceux de ses deux fils dans des surplus de l'armée et présidait le comité de jumelage entre Reims et Arlington en Virginie. « Les États-Unis incarnaient à ses yeux la possibilité de s'inventer, de bâtir ses propres fictions. C'était une terre de conquête, de résilience, de progrès. » Entre décryptage des mythes familiaux, désir de changement, dernier souffle de son père et premier contact charnel avec son fils, le romancier trace une ligne de réflexion sensible porteuse d'un nouvel horizon. Éd. de l'Olivier, janvier 2019. 176 p., 16 €. Élisabeth Miso
Article publié dans le numéro 201 de *FloriLettres* (Rubrique « Dernières parutions », février 2019)

Rencontre avec Erwan Desplanques, animée par Pascal Alquier le 27 juin 2019 à 18h.
Médiathèque Grand M - Toulouse

Pierre-François Garel lit *L'Amérique derrière moi* d'Erwan Desplanques le 28 juin 2019 à 16h30
Espace diversités laïcité - Toulouse

<https://www.lemarathondesmots.com/programme/?invite=Erwan+Desplanques>



James Baldwin, *Chroniques d'un enfant du pays*. Nouvelle traduction de l'anglais (États-Unis), Marie Darrieussecq.

« L'histoire du Noir en Amérique est l'histoire de l'Amérique – ou plus précisément, est l'histoire des Américains. » Dans ces essais parus en 1955 et rédigés entre vingt-quatre et trente ans, James Baldwin s'attaque aux mythes, aux préjugés, aux non-dits, aux peurs et aux fantasmés raciaux qui nourrissent

la violence et les injustices de son pays. Scrutant la littérature, le cinéma, la presse, la religion, la politique, il décortique une histoire de l'Amérique édifée sur la question raciale et s'interroge sur ce que signifie être Noir à l'intérieur de ses frontières. Il fustige la perception caricaturale des Blancs, leur aveuglement à envisager la communauté noire comme un problème social et non humain et n'épargne pas plus les Noirs qui se détournent de leur héritage par désir d'intégration. Quiconque se coupe de ses origines et de son histoire passera inévitablement à côté de lui-même. « Notre déshumanisation du Noir est ainsi indissociable de notre déshumanisation de nous-mêmes ; la perte de notre propre identité est le prix que nous payons quand nous anéantissons la sienne. » La puissance du livre tient aux subtiles passerelles jetées entre son implacable analyse des mécanismes et des contradictions de la société américaine et son expérience intime, aux résonances entre trajectoire et lutte personnelles et histoire collective. « (...) il ne faut jamais, dans sa propre vie, accepter les injustices comme une banalité mais il faut les combattre de toute sa force. Or ce combat commence dans le cœur, et sur moi reposait désormais la charge de protéger mon propre cœur de la haine et du désespoir. » Aîné d'une fratrie de neuf enfants, l'écrivain a grandi à Harlem et a très tôt pris conscience des tensions entre Blancs et Noirs, de sa propre terreur et de sa révolte. Il évoque sa relation à son père, un pasteur rigide, amer et paranoïaque, et sa mort survenue pendant les émeutes d'Harlem en 1943 ; relate le voyage à Atlanta de deux de ses frères censés se produire avec leur ensemble vocal lors de la campagne du candidat Wallace en 1948 et leur désillusion face aux mentalités faussement progressistes. Il se remémore les humiliations racistes subies dans le New Jersey et le réel danger que représentait alors sa propre rage, l'oxygène de sa vie en France malgré le manque

d'argent et un épisode carcéral à Fresnes. James Baldwin, par sa redoutable acuité, la force de son engagement civique et artistique, sa noblesse d'âme, s'inscrit parmi les figures les plus remarquables de la littérature du XX^e siècle. Éd. Gallimard, Du monde entier, 224 p., 20 €. Élisabeth Miso.

Article publié dans le numéro 203 de *FloriLettres* (Rubrique « Dernières parutions », avril 2019)

Alex Descas lit *Chroniques d'un enfant du pays* de James Baldwin le 28 juin 2019 à 17h
Théâtre de la Cité - Toulouse

<https://www.lemarathondesmots.com/programme/alex-descas-lit-chroniques-dun-enfant-du-pays-de-james-baldwin-gallimard/>




**LE
MARATHON
DES MOTS**

25 – 30 JUIN 2019 / 15^e festival international de littérature
TOULOUSE MÉTROPOLE
www.lemarathondesmots.com

Pierre Bonnard

Agendas

1927-1946

Par Gaëlle Obiégly



On imagine l'émerveillement de qui peut tenir dans ses mains les petits agendas de Pierre Bonnard dont les pages sont occupées par une quantité de dessins. Ce grand livre les agence et les présente, les contextualise ; et les accompagne des tableaux auxquels ils aboutissent. Par des repro-

ductions, l'ouvrage offre un aperçu de ces pages dont nous happent le foisonnement, la variété. La sobriété aussi, et l'obsession.

S'ouvre à nous, une vie faite de visions dont les circonstances ne nous sont pas révélées. Il n'y a pas de circonstances, il y a du temps. Le lundi 29 janvier 1934, il faisait nuageux, Pierre Bonnard a dessiné un cheval. L'a-t-il vu réellement, mentalement ? Peu importe, il l'a fait apparaître. Et l'image se précise, se resserre. D'abord, ce qu'il voit c'est un cheval tenu par un homme. Le cheval regarde celui qui le regarde. Pierre Bonnard, sur le reste de la double page, s'approche de l'animal pour n'en garder que le regard. Ce que ressent le peintre face aux yeux du cheval est ici rendu par cette succession de plans qui poursuivent la source de l'émotion, les yeux de l'animal. Le cadrage est un des moyens qui participent au rendu de l'émotion, à son partage. Connu pour ses compositions audacieuses, Bonnard, dont on a pu croire qu'il les obtenait en découpant ses toiles après les avoir peintes, les concevait, en réalité, dès les premiers dessins. On s'en aperçoit en observant les pages de ses agendas. Dès l'étape du croquis préparatoire, le peintre cherche à délimiter ses sujets, l'angle sous lequel il va les représenter. Le cadre est travaillé, notamment, comme dans les deux pages d'agendas déjà mentionnées, par

contraction de la distance entre le cheval et le peintre. Celui-ci dépeint ainsi la proximité et l'affection éprouvées vis-à-vis du sujet.

Ces petits agendas ont accompagné Bonnard de 1927 à 1946. C'est davantage qu'un journal intime et c'est aussi moins que ça. Aucun fait de sa vie n'y est noté sauf, d'une simple croix, la mort de Marthe, sa compagne et son modèle. Il y inscrit plutôt le temps qu'il fait, la liste de ses courses, des rendez-vous, ses déplacements, et des réflexions. Ce sont surtout de nombreux dessins, les tout débuts de tableaux à venir. Il a aussi un petit carnet de croquis qui l'accompagne partout. Mais les petits agendas, de marque « Bijou » ou « Mignon » occupent une place tout à fait particulière car ils inscrivent les visions du peintre au fil des jours. Elles en sont la matière même. Plus que les événements de sa vie sans accroc, les visions rendent compte de l'existence de Bonnard. Ce n'est jamais telle qu'elle est qu'il veut rendre la réalité mais comme il la ressent.

Les agendas de Pierre Bonnard permettent donc d'entrer dans l'intimité de l'artiste. On y voit sa perpétuelle quête plastique, poursuivie jour après jour. Tout ce qui se présente à lui se retrouve là, comme dans une réserve où il viendra régulièrement piocher les éléments de ses compositions. Il pense avec un crayon gris, il représente tout ce qu'il aime : le visage du cheval, la tarte du dessert, l'œil du chien, un rayon de soleil à travers la fenêtre aveugle, l'éponge du bain, l'expression concentrée d'une femme qui pense ou qui se lave. Il y a beaucoup d'instinct, de rapidité, ce qui rend parfois l'objet des dessins méconnaissable. Il y a aussi une grande recherche dans les cadrages, où la volonté de proximité traduit l'amour qu'il voue à la vie qu'il dépeint dans des détails choisis pour leur insignifiance. Dans les agendas, on devine Bonnard dessinant d'après nature, ce qu'il se refusait en peinture. Mais ce qu'il saisit dans ces dessins sur le vif, ce n'est pas tellement la reproduction de la réalité mais la manière de la rendre. Il cherche l'angle idéal. Il s'agit, en effet, de carnets d'explorations formelles.

Ces vingt agendas, qui couvrent les années 1927 à 1946, appartiennent aujourd'hui au département des Estampes et de la photographie de la Bibliothèque nationale de France. Ils ont été acquis en 1993 auprès de ses petits-neveux. De son vivant, personne n'avait accès aux dessins de Bonnard. Ces agendas constituent donc des documents précieux pour appréhender l'élaboration intime de ses peintures.

Bonnard remplissait ses agendas comme des car-

nets de notes et de croquis. Il les avait toujours à portée de main pour saisir un motif sur le vif, poursuivre une recherche graphique ou écrire une pensée, à côté des annotations triviales de la vie de tous les jours. Ses agendas tenaient dans sa poche. Il utilisait un tout petit crayon mal taillé. Un de ses amis se souvient de l'attachement de Bonnard pour ce petit bout de crayon dont la pointe était quasiment invisible. On trouve, cependant, quelques dessins aux crayons de couleurs, très peu et un dessin à l'encre.

Il a commencé à tenir des carnets de dessins vers quatorze ans. C'était son activité essentielle. « Je dessine sans cesse. Et après le dessin, vient la composition, qui doit être un équilibre. Un tableau bien composé est à demi-fait. » Il consignait déjà sa vie ainsi, en saisissant d'un geste vif des éléments très divers de son quotidien. Des paysages observés près de chez lui, ou au cours de ses voyages, des natures mortes, des ustensiles de cuisine, des objets de toilette, les animaux domestiques, des personnes anonymes croquées sur le vif. Et surtout, Marthe, sa compagne et aussi son modèle ; d'une jeunesse éternelle. Marthe était son sujet de prédilection. Il la dessine dans son univers domestique. Au moyen du dessin, Bonnard saisissait sa vision du modèle et les sensations qui l'accompagne. Le dessin est précisément pour lui l'instant de la sensation. Il note : « Le dessin, expression des lignes. Lignes calmes, lignes horizontales, obliques, mouvementées, tremblées. » Il y a quelques phrases de Bonnard dans les agendas ; elles insistent sur l'obstination du peintre à traduire l'émotion avec des moyens plastiques. Il ne s'agit pas, dans ces remarques, de théoriser son art mais de faire part des intuitions propres à sa manière de peindre.

Ces éphémérides ne mentionnent quasiment aucun événement et certainement pas d'événements politiques. L'actualité nationale ou internationale est absente de ces pages, non que Bonnard y soit indifférent, mais ce sont des agendas où prédomine l'existence individuelle, l'intimité de la vie et de la création. Le modèle Marthe, avec qui il partage sa vie, domine les nombreuses esquisses des agendas. Elle est habillée, debout, vaquant à ses occupations, ou songeuse, assise, saisie dans sa solitude ou avec un animal de compagnie. Et souvent nue, faisant sa toilette. Bonnard peint Marthe pendant cinquante ans d'affilée sans jamais représenter son vieillissement. Est-ce pour rendre l'amour intact qu'il lui porte ?



Pierre Bonnard
Au fil des jours
Agendas 1927-1946
Céline Chiche-Castex, Alain Levêque,
Véronique Serrano
Éd. L'Atelier contemporain, avril 2019, 280 pages, 35 €.
Musée Bonnard - Le Cannet
Bibliothèque nationale de France,

<https://www.editionlateliercontemporain.net>

Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Récits

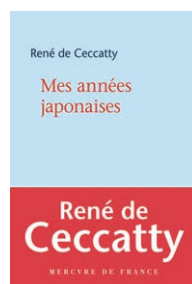


Sarah Smarsh, Heartland. Au cœur de la pauvreté dans le pays le plus riche du monde.

Traduction de l'anglais (États-Unis) Hélène Borraz. « J'ai commencé à prendre conscience du gouffre qui séparerait mes origines des sphères du pouvoir américain lorsque j'ai quitté la maison à dix-huit ans. Il y avait quelque chose de particulier dans ma famille qui avait été volontairement passé sous silence dans l'histoire moderne de notre pays. » Cinquième génération d'agriculteurs du Kansas côté paternel, et descendante d'une

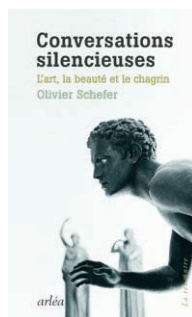
longue lignée de mères-adolescentes côté maternel, la journaliste Sarah Smarsh a grandi à cinquante kilomètres de Wichita, la ville la plus proche, sur ce territoire des Grandes Plaines considéré comme arriéré, ignoré des régions les plus riches du pays. Le concept de classes sociales n'existait pas alors aux États-Unis. Toute son enfance, dans les années 1980 et 1990, elle a pu observer les humiliations, les souffrances physiques et psychiques engendrées par la pauvreté, les corps éreintés par un dur labeur, mal soignés, les corps violents des femmes. Elle a assisté au déclin économique du monde ouvrier américain, au démantèlement du système public de santé, à l'abandon des écoles publiques, aux inégalités et à la précarité grandissantes. « Être rendu invisible en tant que classe est une invalidation. L'invalidation engendre un sentiment de honte. Un sentiment de honte aussi profond que cela – être pauvre dans un lieu rempli de récits sur les classes moyennes et supérieures – peut vous amener à croire que vous n'êtes qu'un échec. » Elle a lu dans les yeux des femmes de sa famille les frustrations, la colère, mais aussi une dignité farouche, un courage sans bornes, et une intelligence aiguë car « le fardeau psychologique de leur vie les a poussées à aller au plus profond d'elles-mêmes et à se comprendre et comprendre les autres. » La petite-fille qu'elle était a très vite compris que sa trajectoire personnelle ne serait pas sans embûches et qu'il lui faudrait une détermination sans faille pour s'arracher à son destin. Sarah Smarsh rend ici hommage aux siens, à leur rudesse, à leur tendresse, leur solidarité, leur humanité et leur poésie et démonte avec lucidité le mythe du rêve américain. La journaliste, spécialiste des questions économiques et sociales, notamment pour le *Guardian* et le *New York Times*, s'est bâtie une meilleure existence que celle de ses parents mais n'a pas fui son Kansas natal. « J'y reste par choix, dans une certaine mesure, et j'en apprécie les richesses qui m'ont façonnée – la liberté d'une enfance sans surveillance, l'absence d'expectatives, la connaissance profonde et éprouvée de mes propres aptitudes. » Éd. Christian Bourgois, 288 p., 22 €. Élisabeth Miso

René de Ceccatty, Mes années japonaises. « En juillet 1978, il y avait dix mois que j'étais au Japon. Et déjà tout était écrit. Tout, je crois. La fin de ma vie précédente, le début de mon autre vie et, d'une certaine manière, la fin de cette autre vie aussitôt. » En septembre 1977, à vingt-cinq ans, René de Ceccatty, s'installe avec son amie Cécile à Tôkyô. Il enseigne la



littérature à l'institut franco-japonais, au lycée de Tôkyô et à l'Athénée Français, explorant dans ses cours la question de l'identité sexuelle à travers les textes de Jean Genet, Julien Green, Marguerite Duras, Violette Leduc ou Marcel Proust. Avant son départ, il a signé son premier contrat d'auteur. Avec Cécile il forme un couple atypique, ne dissimulant rien de son inclination homosexuelle. Ce semblant d'équilibre sentimental va être balayé par un « malheur évident, non pas sourd et sournois, mais d'une plénitude incontestable, éclatante, une plénitude

d'orage. » L'auteur s'éprend de Ryôji, un de ses étudiants japonais, et cet amour va définitivement bouleverser son rapport au monde, au Japon et à sa sexualité. « Certains épisodes de ma vie, je les ai beaucoup remémorés, réécrits, nettoyés, transformés. Que reste-t-il d'authentique ? Je ne me fie même pas à mes rêves qui, désormais, s'appuient plus sur le souvenir de ma vie que sur ma vie même. Mon inconscient se nourrit d'approximations. » Pour tenter d'être au plus près de la vérité de ses années japonaises, de la personne qu'il était, René de Ceccatty s'est plongé dans ses notes de l'époque, dans ses carnets, dans les lettres adressées à sa mère (précieusement archivées par elle), lui qui a toujours perçu son existence comme « plus vraie écrite que vécue ». « Mes choix d'alors je peux les revisiter à la lumière de celui que je suis devenu », écrit-il, auscultant ses élans et ses échecs amoureux, son attachement à ses proches, sa collaboration intellectuelle fructueuse avec Ryôji. Naviguant entre passé et présent, il mesure le chemin parcouru, la connaissance de soi et des autres recherchée dans les traductions (de l'italien et du japonais), les livres lus, les correspondances assidues, la publication de ses propres livres et dessine un espace mental profondément façonné par la littérature, le Japon et l'Italie. Éd. Mercure de France, 247 p., 18 €. Élisabeth Miso



Olivier Schefer, Conversations silencieuses. L'art, la beauté et le chagrin.

Enfant, Olivier Schefer passait un ou deux mercredis par mois chez son père. Il aimait leurs silences, leurs déjeuners dans la cuisine en compagnie des perruches, le temps passé en rêveries, à écouter la pluie, à se demander à quoi son père occupait son esprit en fermant dans son bureau, pièce intrigante remplie de livres, de disques, de dessins et de photographies encadrés, d'objets kabbalistiques. L'appartement de son père n'abritait ni télévision, ni bandes dessinées, sa curiosité se tourna vers les

livres d'art consacrés à Piero della Francesca, Giorgione, Delacroix, Rembrandt, Titien, Picasso. Les animaux représentés qui « semblent attendre quelque chose, d'une façon qui leur est propre, mi-spectateurs de la scène, mi-acteurs » retenaient tout particulièrement son attention. « La fréquentation de ces volumes, le mercredi après-midi, m'apprit à aimer passionnément la peinture, non sans rage ni tristesse quelquefois. Depuis lors, je m'intéresse plus à l'œil fixe d'un cheval sacrifié dans *La Mort de Sardanapale* et aux deux chiens en laisse qui s'ennuient si étrangement au bas de l'immense toile de Paolo Véronèse, *Les Noces de Cana*, qu'au contenu narratif de ces œuvres célèbres », confie l'écrivain qui enseigne l'esthétique et la philosophie de l'art à l'Université Paris I. Ses premières émotions visuelles nées dans les livres d'art et dans les salles du Louvre se superposent aux réflexions sur la création de Giacometti, de Proust ou de Stendhal, dans un dialogue constant entre l'art et la vie. « La peinture est difficile à regarder et à aimer si un mouvement de la vie ne nous porte pas vers elle. » Éd. Arléa, 108 p., 17 €. Élisabeth Miso

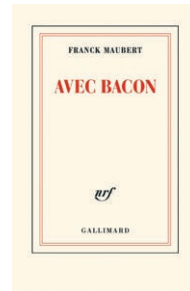


Céline Debayle, Baudelaire et Apollonie, Le rendez-vous charnel.

Le titre d'emblée séduit, pour peu que l'on soit inconditionnellement sensible à la poésie de Baudelaire, et comme lui, sous le charme de la personnalité de celle qui, courtisée par nombre d'écrivains, tenait un salon artistique à Paris que fréquentaient les grands noms de la littérature et des beaux-arts : Madame Sabatier. Lorsqu'il la rencontre pour la première fois, Baudelaire est captivé, et sa poésie immortalisera *la Madone*.

« Dès son arrivée, Baudelaire est ébloui.

Depuis cinq ans, il admire ses contours parfaits, son exquise harmonie. Et ce soir, dans le vestibule aux oiseaux colorés et aux stores fleuris, plus que jamais la très-belle rayonne. » L'ensorceleuse, venue d'un milieu modeste, s'appelle Joséphine-Aglaré Sabatier qui se fait appeler Apollonie Sabatier, demi-mondaine, que ses amis appellent « La Présidente ». Entre le 9 décembre 1852 et le 8 mai 1854, Baudelaire écrit sept poèmes qu'il lui envoie de façon anonyme. Au poète, elle inspirera dix poèmes des *Fleurs du Mal*. Celui qui fut des années durant amoureux idolâtre de Madame Sabatier, celui qui voyait en elle, la *Femme éternelle et déifiée*, ne fut qu'une seule fois son amant, un 30 août 1857. À cette « femme trop gaie », dont il finira par se détacher, il conservera une sympathie éternelle, et de cet unique rendez-vous charnel dont peu de témoignage subsiste, l'auteur réinvente l'histoire. À partir de quelques lettres véritables échangées entre les amants, Céline Debayle explore les traces, imagine les soirs, les émois, les extases, décrit avec précision le vêtement, l'environnement, capte avec allégresse le dandysme de l'un, le bon goût de l'autre, et raconte comment cette personnalité remarquable qu'était Apollonie Sabatier que fréquentaient Flaubert, Théophile Gautier, les Goncourt, Nerval, hantera Baudelaire qui, comme pour Jeanne Duval et Marie Daubrun, lui offrit une large place dans son panthéon. Éd. Arléa, 158 p., 17 €. Corinne Amar



Franck Maubert, Avec Bacon. On connaît ses autoportraits, son visage écorché, malaxé, déformé, ses représentations de visages et de corps vus de l'intérieur – chairs en dégénérescence – sa liberté créatrice, ses couleurs adorées – les rouges, les bleus, les jaunes, les gras – ses obsessions : « Nous sommes de la viande, n'est-ce pas ? Quand je vais chez le boucher, je trouve toujours surprenant de ne pas être là, à la place des morceaux de viande. Lorsqu'alors, jeune critique d'art pour un journal, dans les années 80, Franck Maubert ar-

rive à l'atelier de Francis Bacon, à Londres, il réalise enfin un rêve. « Rencontrer l'artiste, parler avec lui m'était devenu une obsession secrète. J'ai commencé par téléphoner à sa galerie londonienne, la Marlborough Fine Art. La réponse fut sans appel : Monsieur Bacon ne reçoit personne. Ce n'est qu'après avoir attendu plus de trois années, au moment où je m'y attendais le moins, en plein été – je m'apprêtais à partir pour la Grèce – que la voix frêle et pointue de Miss Valérie Beston de la Marlborough Fine Art m'annonça : Monsieur Francis Bacon vous attend en fin de semaine à Londres. » Ce n'est pas la première fois que l'auteur évoque sa fascination pour celui qui, selon lui, incarnait, plus que tout autre artiste, la peinture.*

Souvenirs évoqués, moments retracés d'une rencontre mémorable qui se multiplie, donnant lieu à des observations, à des conversations en français, langue que Bacon maîtrisait parfaitement. Il parle de son travail, des peintres, de Picasso à Giacometti, de ses amitiés, de ses voyages, de ses lectures, de l'alcool... Il aime boire, manger, jouer, et il aime parler, il aime dépenser, se dépenser, sans tabou, tel qu'il est, joyeux, nihiliste, ivre sans regret. Et son haleine empest l'alcool, dans les taxis du retour, pendant qu'il déclame des vers. Éd. Gallimard, 144 p., 15 €. (6 juin 2019) Corinne Amar.

*Franck Maubert, *L'odeur du sang humain ne me quitte pas des yeux. Conversations avec Francis Bacon*. Éd. Mille et une nuits, 2009.

Agenda

Manifestations soutenues par
la Fondation La Poste

Lectures-spectacles



Les Soirées de la Fondation La Poste
Le 18 juin 2019 - Studio Raspail, Paris
Avant-première du Marathon des Mots

Marie BUNEL lit *East Village Blues* de
Chantal THOMAS, en présence de l'auteure.

Studio Raspail 19h00
216, boulevard Raspail - 75014 Paris



Marie Bunel
© DR



Festivals

Le Marathon des mots, 15ème édition
Du 25 au 30 juin 2019

Le Marathon des mots, créé en 2005 par Olivier Poivre d'Arvor, met à l'honneur des écrivains et des artistes pour l'un des plus grands festivals internationaux de littérature de France et d'Europe.

Direction | Programmation
Serge Roué

Direction déléguée
Dalia Hassan

Déléguée aux projets
métropolitains
Noémie de La Soujeole

Responsable accueil invités
logistique
Muriel Dutrait, assistée de Sarah
Macé et Anaïs de Freitas

Service de presse & Partenariats
médias
Laurent Delarue

Assistants communication
Oscar Coughlan
Mathilde Guy

Assistante de direction
Fiona Prétet

Collaboration artistique
Patrick Autréaux
Laurent Belvèze
Guillaume Poix

Coordination technique
Jean-Pierre Siguier
(SED Spectacles)

Thème : Littérature USA « De Kennedy au mur de Trump »

Pour sa 15ème édition, le Marathon des mots explore un demi-siècle de littérature et de culture américaines en compagnie d'une trentaine d'écrivains américains et français. Le festival international de littérature de Toulouse Métropole fera entendre l'Amérique telle qu'elle se vit, s'écrit et se lit dans près de 75 lieux de la région Occitanie. Le Marathon des mots accueillera également les « écritures du réel » et proposera plusieurs « Conversations méditerranéennes », dédiées au dialogue franco-algérien. Cette édition résolument américaine, à laquelle prendront part plusieurs écrivains français (Agnès Desarthe, Erwan Desplanques, Jérémie Fel, Gilles Leroy et Chantal Thomas), le journaliste François Busnel et la revue *America*, saluera les œuvres de Maya Angelou, James Baldwin, Lenny Bruce, Joan Didion, Joseph Mitchell, Philip Roth, Sam Shepard, Tom Wolfe et les grands auteurs de la poésie américaine moderne (John Ashbery, Joe Brainard, William Carlos Williams, Franck O'Hara, Ron Padgett, Anne Waldman) ; proposera des lectures de correspondances littéraires à la Chapelle des Carmélites en partenariat avec la Fondation La Poste, une grande nuit américaine consacrée à l'année 1969 (Woodstock, Stonewall) au Théâtre de la Cité, une rétrospective du cinéaste Spike Lee à la Cinémathèque de Toulouse, des projections de films (fictions et documentaires) et plusieurs concerts (Radio Elvis, Homeward Bound)...

Poursuivant son développement dans la métropole toulousaine où 20 communes se mobilisent pour l'événement, les Conversations méditerranéennes s'installent désormais à Colomiers pour un dialogue littéraire entre la France et l'Algérie en compagnie d'Omar Benlaala et Adlène Meddi, conclu par un hommage de Brigitte Giraud à Rachid Taha.

Le Marathon des mots conçoit chaque année, avec le concours de la librairie Ombres Blanches (Toulouse) et des librairies indépendantes de la région, trois grands cycles thématiques : l'un consacré à un pays ou à un territoire littéraire, l'autre dédié aux écritures du réel. À ces deux thématiques s'ajoutent les Conversations méditerranéennes, célébrant à Colomiers (Toulouse Métropole) et à Toulouse les liens culturels entre la France et les pays du Bassin méditerranéen.

À compter de septembre 2019, le Marathon des mots développera un projet européen intitulé « Eurotrip » dans le cadre de la Biennale des arts vivants de Toulouse Métropole. Entre septembre et décembre, les élèves et lycéens de la région Occitanie profiteront sur cette même thématique européenne de lectures, de rencontres, d'un ciné-lecture et d'une masterclass de lecture à haute voix, menés avec la complicité des comédiens de la région. À chaque rentrée scolaire, le lycée Françoise de Tournefeuille (Toulouse Métropole) sera désormais le lieu de lancement de ces programmes en direction des lycéens.

<http://www.lemarathondesmots.com/>

Festival du Journal Intime association du Festival du journal intime Du 21 au 23 juin Saint Gildas de Rhuys, Morbihan



Le 20 juin : Inauguration Festival du Journal Intime.

Le festival du Journal Intime a pour objet de faire découvrir les journaux intimes de personnalités connues, du 18^e siècle à nos jours, mais aussi de personnes anonymes contemporaines et de donner le goût de l'écriture et de la lecture, de l'expression de soi, à travers des ateliers artistiques.

Plusieurs actions seront proposées :

- implication de classes d'écoles primaires, collèges et lycées pour présenter un projet autour du journal intime
- des lectures de journaux intimes par des artistes de renom
- une rencontre littéraire
- une conférence - débat
- des projections vidéos pour les adolescents.
- lectures musicales de textes écrits par le public, collecte de journaux intimes de la population locale, déambulation épistolaire...
- ateliers d'écriture, de lecture, dessin

La thématique des ateliers : apprendre à écrire son journal intime, exprimer ses sentiments sur le mode du « je » par la forme écrite ou plastique.

Vendredi 21 juin :

Irvin Anneix, habitué du travail avec les scolaires (<https://www.irvinanneix.fr/MOTS-D-ADOS>) animera des ateliers

- **Matin :** classes de CM1 et CM2 de Saint-Gildas. 18 élèves
- **Après-midi :** classe de 3^eme Collège de Sarzeau. 25 élèves
- **Soir :** Mathieu Simonet, spécialiste de l'écriture intime aura préalablement, dès le mois de mars, demandé à la population de Saint-Gildas et alentours de commencer d'écrire quasi quotidiennement le journal intime qui sera envoyé à l'équipe du festival pour faire l'objet d'une mise en ligne sur un blog d'une part et d'autre part, certains extraits seront sélectionnés afin d'être lus le soir en public par leurs auteurs volontaires, et un comédien, et accompagnés en musique (improvisation par les musiciens du Conservatoire de Sarzeau).

Samedi 22 juin

Animateurs : deux associations de Saint-Gildas-de-Rhuys

- **Matin :** pour tout public sur inscription. 12 à 15 personnes par atelier, soit une trentaine en tout
 - **Après-midi :**
 - Préparation à une balade épistolaire qui aura lieu le lendemain. Animateur : Mathieu Simonet. 10 personnes
 - Lectures par des artistes d'extraits de journaux intimes choisis par des diaristes professionnels
 - Bal du Silence par Mathieu Simonet / 20 tables. 40 personnes.
- Deux personnes se mettent en face l'une de l'autre sur une table sans se parler et sans se connaître. Un papier, deux stylos et ils s'écrivent à tour de rôle. Le tout sur un fond musical. 30 mn plus tard, ils arrêtent et les personnes se parlent.
- **Soirée :** conférence par Jean-Noël Jeanneney sur l'histoire du Journal Intime

Dimanche 23 juin

- **Matin :** mêmes ateliers, même format et mêmes intervenants que le samedi
- **Après-midi :**
 - balade épistolaire par Mathieu Simonet. 10 personnes
 - deux lectures par des artistes d'extraits de journaux intimes choisis par des diaristes professionnels
 - rencontre littéraire suivi d'une dédicace (Jane Birkin et son journal intime *Munkey Diaries*, Fayard)
 - bal du silence par Mathieu Simonet. 40 personnes

<https://www.festivaldujournalintime.fr>

Les Flâneries d'Art Contemporain et Littéraires - 12ème édition Du 22 au 23 juin Aix en Provence



Quatre lectures de correspondances sont prévues dans les jardins du quartier Mazarin à Aix

Les 22 et 23 juin - De jardin en jardin

Lettres de Simone de Beauvoir à Nelson Algren, lecture par Bénédicte Roy : de 1947 à 1964, Simone de Beauvoir écrit à Nelson Algren des centaines de lettres d'amour. Au sortir du confinement dû à la guerre, cet amour transatlantique l'entraîne dans une aventure aussi risquée que les vols Paris-New York de ce temps-là. C'est pour elle, à la fois, la découverte enthousiaste de l'Amérique, jusque-là mythique, et l'irruption dans sa vie d'une brûlante passion. Nelson ne sachant pas le français, elle lui écrit en anglais. Elle désire ardemment faire entrer l'homme qu'elle aime dans son univers, dont il ignore tout. Ainsi bénéficions-nous d'un reportage unique sur la vie littéraire, intellectuelle et politique de ces années. Pendant que naissent *Le deuxième sexe*, *Les Mandarins* et les *Mémoires d'une jeune fille rangée*, l'écrivaine nous livre d'elle-même une autre image, celle d'une femme amoureuse, qui choisira finalement de rester avec Jean-Paul Sartre.

Samedi 22 juin à 15h15 - Cloître des Oblats

Lettres de François Mitterrand à Anne Pingeot, par Philippe Caroit : superbes lettres exprimant un amour fou pour Anne. De leur relation naîtra Mazarine Pingeot.

Dimanche 23 juin à 11h30 - Cloître des Oblats

Correspondances entre Arletty et le commandant Hans-Jürgen Soehring, son amour Allemand, lues par Andréa Ferréol et Philippe Cariou : Arletty écrit ces lettres en 1942, 1943, 1944, puis après-guerre, lorsqu'elle est assignée à résidence. La correspondance alors s'intensifie.

Dimanche 23 juin à 11h30 - Cloître des Oblats

Lettres de Groucho Marx à ses amis, ses producteurs et ses proches par Marc Jolivet : Groucho Marx tourne dans 23 films dont 16 avec ses frères, principalement Chico et Harpo. En 1922, les Marx Brothers tournent un premier film, *Humor Risk*, qu'ils trouvent mauvais et qu'ils décident de ne pas faire sortir. Celui qui rencontre du succès est *Noix de coco* en 1929. Le personnage arrogant usant de réparties à l'humour corrosif fait de Groucho l'un des acteurs les plus populaires des États-Unis.

<https://www.aix-en-oeuvres.com/flaneries-2019/>

Festival de la Correspondance Du 2 au 6 juillet 2019 Grignan



La 24e édition du festival de la correspondance aura pour thème
« Les années 1950 en France »

Le Festival de la Correspondance de Grignan, une manifestation culturelle pour célébrer l'art épistolaire, s'attache aux correspondances de toutes les époques et sous toutes ses formes, des plus traditionnelles aux plus contemporaines. Au croisement de toutes les expressions artistiques, le Festival séduit et fidélise un public large et exigeant. Il rassemble et découvre des artistes interprètes et auteurs en s'ouvrant sur des spectacles et des lectures, du « répertoire » ou inédits. Il invite également des écrivains, universitaires et chercheurs, propose des ateliers d'écriture ou de calligraphie, soutient des artistes plasticiens, édite des correspondances, installe des chambres d'écriture et de lecture, reflet incontestable de l'intérêt pour l'écrit et la lecture.

Le Festival de la Correspondance développe un caractère propre et fait entendre une voix originale dans le genre épistolaire. Lieu de découvertes, d'émotions, de rencontres d'auteurs, d'acteurs, de textes, de plasticiens, mêlant plusieurs générations d'artistes et de spectateurs, il offre, chaque année, une nouvelle programmation sur un thème précis développé au fil des manifestations sans cesse enrichies et diversifiées. Au delà des talents reconnus et consacrés, le Festival contribue à l'émergence de nouveaux talents, écrivains ou comédiens.

Cette aventure culturelle doit sa réussite à l'unique volonté d'un village et tout particulièrement à l'engagement fidèle, et chaque année de plus en plus nombreux, de ses bénévoles... l'âme du festival.

Un public fidèle et passionné prouve si besoin est que la correspondance a plus que jamais sa place dans la vie culturelle, sociale et artistique d'aujourd'hui. L'échange, la découverte, le partage sont l'essence même de ce Festival.

<https://www.grignan-festivalcorrespondance.com/>

Colloques

Spectres de Mallarmé Du 3 au 10 juillet Cerisy-la-Salle Association des Amis de Pontigny-Cerisy

Bertrand MARCHAL, Thierry ROGER, Jean-Luc STEINMETZ



Depuis sa mort, c'est-à-dire depuis sa vie posthume particulièrement polymorphe, Mallarmé ne cesse de nous hanter : revenant, survenant. Plus de cent vingt ans de lectures, de relectures, de réécritures, de créations, conduisent à réinterroger l'œuvre, comme la relation critique à cette même œuvre. D'un côté, l'investigation philologique a renouvelé en profondeur notre connaissance du texte et du contexte. La publication des Œuvres complètes dans la Bibliothèque de la Pléiade avec ses deux volumes dotés d'un riche appareil critique (1998 et 2003), accompagnée de deux nouvelles enquêtes biographiques (1994 et 1998), en attendant un nouvel état de la correspondance générale destiné à paraître de manière imminente chez Gallimard, offrent un autre point de vue sur le poète. Mallarmé revient aussi à travers un certain nombre de thèses de doctorat marquantes, à travers la continuation, depuis 2013, des cahiers consacrés au poète (Études Stéphane Mallarmé, Classiques Garnier), et à travers une série de nouvelles exégèses, qui montrent en particulier un intérêt significatif des historiens de l'art et des philosophes pour l'auteur de *Divagations*. Mais d'un autre côté, les travaux plus «archéologiques» ou «généalogiques» posent la question de la réception et des usages de l'œuvre, le passage complexe de «Mallarmé» au «mallarméisme», avec son envers, «l'anti-mallarméisme». C'est un Mallarmé qui survient, rendu contemporain des avant-gardes en tout genre, inséré dans le grand récit de la «modernité», transformé dans le mouvement à large spectre de sa re-contextualisation. L'histoire de ces réappropriations, entre littérature, arts, et sciences humaines, doit être précisée.

Tout cela rend presque indispensable un nouveau colloque à Cerisy, moment précieux d'échanges et de confrontations. Celui dont la poésie et la poétique n'ont cessé de questionner la façon de penser la «fiction» et la société, comme le jeu du langage et du «hasard», demeure un repère pour les temps présents. Universitaires, essayistes, philosophes, écrivains, étudiants et lecteurs de tous genres trouveront là l'occasion de faire le point et de relancer les dés.

COMMUNICATIONS (suivies de débats)

TABLE RONDE (suivie d'un débat)

Le programme : <https://cerisy-colloques.fr/mallarme2019/>

SOIRÉES :

* Bernard FOURNIER : L'Académie Mallarmé

* « Loisirs de la Poste », lecture par Philippe MÜLLER & Vincent VERNILLAT Compagnie PMVV le grain de sable

* La correspondance de Mallarmé, présentation-débat de la nouvelle édition établie par Bertrand MARCHAL (publiée avec le soutien de la Fondation La Poste. Cf. FloriLettres n°201, février 2019 - Entretien avec Bertrand Marchal, Portrait de Stéphane Mallarmé)

<https://cerisy-colloques.fr/>

Expositions



« Maximilien Luce & Léo Gausson, pionniers du néo-impressionnisme » Jusqu'au 16 août 2019 Musée Hôtel Dieu de Mantes-la-Jolie

Pour la première fois le musée Gatién-Bonnet de Lagny-sur-Marne et le musée de l'Hôtel Dieu de Mantes-la-Jolie s'associent pour présenter cette exposition itinérante qui aura lieu dans ces deux villes, du 13 mars au 26 avril à Lagny et **du 27 mai au 16 août à Mantes.**

Replacés dans leur contexte, Léo Gausson et Maximilien Luce comptent parmi les acteurs principaux d'une histoire de l'art en train de se construire. Leur correspondance en est le témoignage et nous plonge dans le vivant de leur relation où surgit l'importance du mouvement néo-impressionniste.

La correspondance est le point d'ancrage de l'exposition.

Réunissant plus de 90 œuvres regroupées en cinq thématiques, cette exposition a pour but d'explorer, de donner à voir et à comprendre l'extraordinaire profusion d'idées autour de la révolution picturale initiée par Seurat.

Un accrochage spécifiquement dédié aux enfants : création d'un parcours de visite adapté avec certaines œuvres à hauteur d'enfant. Un espace complet leur sera dédié au sein de l'exposition (espace pour écouter les lettres avec casque, puzzles, jeux des métiers à partir des métiers représentés dans l'exposition, jeux numériques, sonores, détournement).

<https://www.matifat.com/gausson.html>

(Cf. FloriLettres n°203, avril 2019 - Entretien avec Céline Cotty, commissaire d'exposition, Portrait croisé de Maximilien Luce et Léo Gausson)

Théâtre

Manon Roland, une vie de passions Le 16 juin à 17h30 Theizé en Beaujolais



Spectacle-lecture issu de la correspondance de Manon Roland.
Choix des lettres, montage et conception des textes de liaison :
Nelly Antoine, Marion Baude, Marc Sebbah. Compagnie Les Signatures

Manon Roland naît le 17 mars 1754 dans une famille de la petite bourgeoisie de l'île de la Cité. Elle reçoit une éducation artistique, musicale et religieuse.

La petite fille est pourvue d'une intelligence et d'une mémoire exceptionnelles. Dès l'âge de 8 ans, elle se passionne pour les Hommes illustres de Plutarque. Elle découvrira plus tard Voltaire, Bayle, Montesquieu, D'Alembert, Diderot, Buffon, Helvétius, l'abbé Raynal, puis Jean-Jacques Rousseau qu'elle admire plus que tout autre. Cette boulimie de lectures, ce vagabondage littéraire, loin de tout enseignement institutionnel, lui permettent de forger son caractère et de diriger sa pensée et son action. Manon Roland, fille des Lumières.

Séduisante, cultivée, Manon est une jeune fille vertueuse et courtisée. En janvier 1776, elle entre en relation, grâce à ses amies Cannet, avec un inspecteur des manufactures en poste à Amiens, Jean-Marie Roland de la Platière, âgé de 42 ans. Après une longue et difficile période de fiançailles, ils se marient le 4 février 1780 à Paris. Leur fille Eudora naît en 1781.

On peut découvrir, grâce à ses centaines de lettres et ses milliers de pages – adressées à sa famille, à son mari, aux sœurs Cannet, à ses amis de la Gironde, à Robespierre, au roi et même au pape – toute la vie de passions de Manon Roland : passion de l'écriture, de la musique, de la nature, de la philosophie, amour du bien public et refus des inégalités. Dès 1791, Manon Roland s'engage jusqu'au bout : La révolution survient et nous enflamme... On vit ici dix ans en vingt-quatre heures, dit-elle.

Comme l'écrit Mona Ozouf, c'est cet « intolérable orage qui monte tout au long de la révolution et n'en finit pas d'éclater » que les mémoires et la correspondance de Manon Roland nous permettent de parcourir : les deux ministères de son mari, l'exécution du roi, la lutte avec La Montagne et la chute de la Gironde, la fuite de Jean-Marie Roland, celle de François Buzot qu'elle chérit et n'ose nommer, son emprisonnement et ses derniers jours à Sainte-Pélagie.

Et ce, sous la plume d'une véritable écrivaine attachée à préserver jusqu'au bout « l'exercice illimité de sa liberté et de sa pensée ». Manon Roland fut guillotinée le 8 novembre 1793, quelques mois après Louis XVI, quelques jours après Marie-Antoinette. Fin juillet 1794 vit la fin de la « Terreur ».

Distribution :

Catherine SAUVAL, pensionnaire puis sociétaire de la Comédie-Française pendant 32 ans, dans le rôle de Manon,
Christian CLOAREC, pensionnaire de la Comédie-Française pendant 12 ans, dans le rôle de Jean-Marie ROLAND,
Nicolas MONTANARI comédien, guitariste, dans le rôle de Buzot et à la création et interprétation musicales.

Avec la participation de Françoise GILLARD, sociétaire de la Comédie-Française, dans le rôle de Sophie Grandchamp.

Représentations :

- **Le 16 juin à Theizé en Beaujolais, à 17h30** au pays des Roches Dorées, où Manon résida pendant plusieurs années.

- Le 7 novembre à l'Auditorium de la MGEN à Paris et Le 19 novembre au Studio Raspail à Paris

<http://compagnielessignatures.fr/index.php/projets/troisieme-projet-de-tout-temps-ce-desir-de-theatre/>

Autres manifestations

Expositions



Louis Boulanger (1806-1867)
« Ronde du Sabbat »
Lithographie sur papier, 1828
Paris, Maison de Victor Hugo
©Maisons de Victor Hugo /
Roger-Viollet

« Paris romantique 1815-1848, Les salons littéraires »
Du 22 mai au 15 septembre 2019
Musée de la Vie romantique et le Petit Palais

Le musée de la Vie romantique et le Petit Palais s'associent pour présenter l'exposition « Paris romantique 1815-1848, Les salons littéraires », un véritable panorama culturel de la capitale entre 1815 et 1848.

Au musée de la Vie romantique les visiteurs sont invités à découvrir les salons littéraires de cette période, grâce à la présentation de plus d'une centaine d'œuvres : peintures, sculptures, dessins, costumes et manuscrits.

Durant la première moitié du XIXe siècle, les plus grands noms de la littérature – parmi lesquels Honoré de Balzac, Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier – se réunissent dans des salons en compagnie d'autres artistes pour échanger sur leurs créations. Cette camaraderie, éloignée de l'image habituelle de l'écrivain solitaire, a contribué à l'affirmation du mouvement romantique, fondé sur un dialogue incessant entre la musique, la littérature et les beaux-arts.

Au Petit Palais, « Paris Romantique, 1815-1848 », présente cette fois près de 600 œuvres et plonge le visiteur dans le bouillonnement artistique, culturel et politique de cette période. Grâce à une scénographie immersive, le parcours invite à une promenade dans la capitale à la découverte des quartiers emblématiques de la période : les Tuileries, le Palais-Royal, la Nouvelle-Athènes, Notre-Dame de Paris ou les Grands Boulevards.

Musée de la Vie romantique
Hôtel Scheffer-Renan - 16, rue Chaptal - 75009 Paris
<http://museevieromantique.paris.fr/fr>

Petit Palais
Avenue Winston-Churchill - 75008 Paris
<http://www.petitpalais.paris.fr/expositions/paris-romantique-1815-1848>

Publications soutenues par
La Fondation La Poste

juin 2019

COURBET EN PRIVÉ

Correspondance de Gustave Courbet
détournée dans les collections de l'Institut Courbet



Bernes de la Seine
Institut Courbet

Courbet en privé - Correspondance de Gustave Courbet - Collections de l'Institut Gustave Courbet, Ornans (Doubs). Éditions du Sekoya, 12 juin 2019

À l'occasion du bicentenaire de la naissance de Gustave Courbet (10 juin 1819), l'intégralité de la correspondance du peintre que détient l'Institut Courbet à Ornans, commentée et reproduite en fac-similés et en texte, est publiée aux éditions du Sekoya sous le titre *Courbet en privé*. L'ouvrage est préfacé par Petra Ten-Doesschate Chu, spécialiste de l'art européen du 19e siècle et auteure de la *Correspondance de Courbet* parue aux Éditions Flammarion en 1996.

Les lettres sont regroupées par correspondants. Les dix chapitres du livre contiennent des lettres à la famille Courbet, à ses modèles, à ses amis, aux marchands, collectionneurs, mécènes et politiques.

Beaucoup de lettres contiennent des détails qui étaient jusque-là inconnus et qui illustrent la thèse (d'Howard Saul Becker) qu'une œuvre d'art n'est pas la création d'un individu seul mais plutôt le fruit d'une coopération entre plusieurs personnes qui, chacune à sa façon, participe au processus créatif.

Un exemple, pour *Pompiers courant à un incendie* (Paris, Petit Palais), Victor Frond alors sous-lieutenant à la caserne Bataillon de la 4ème Cie de Paris (rue de Poissy) a permis à Courbet d'entrer dans la caserne et d'observer les faits et gestes des pompiers.

En plus d'apporter des informations sur les rôles des correspondants de Courbet dans son processus créatif, *Courbet en privé* apporte aussi de nouvelles révélations au sujet des méthodes sans précédents et très modernes du peintre en ce qui concerne la commercialisation de son œuvre, son innovante stratégie d'organiser des expositions privées ou de s'insérer dans



des expositions collectives en France et à l'étranger ; ses affinités et ses alliances étroites avec des critiques d'art, des marchands, des collectionneurs et des mécènes.

Les lettres avec l'architecte Léon Isabey qui était impliqué dans de nombreux projets de Courbet sont également intéressantes. Elles parlent de la construction et la destruction de deux pavillons qui abritaient des expositions privées de 1855 et 1867 et la construction de son atelier à Besançon. Courbet veut parfaire le plaisir visuel des visiteurs, ses directives se concentrent sur la hauteur d'accrochage des tableaux, la distance à respecter entre eux, la couleur choisie pour la pièce, gris foncé pour les murs, rose pour le plafond « pour donner de la gaieté et faire repousser au papier ardoise de la galerie ». Courbet assurait un contrôle total de la façon dont ses peintures seraient exposées.

Les lettres avec ses mécènes, notamment Etienne Baudry, soulignent le rôle particulier que ce dernier a tenu pendant les dernières années de sa vie, dans la récupération des peintures de Courbet qui ont été disséminées à travers Paris pendant le chaos qui suivit son arrestation après la Commune.

Et puis le livre présentera en annexe la correspondance de Juliette Courbet (sœur du peintre) à Charles Blondin, qui s'est occupée de l'héritage de Courbet. Les Lettres informent des querelles juridiques entre Juliette et sa sœur Zoé Reverdy, concernant leurs droits sur les œuvres. Elles racontent les efforts ultérieurs que Juliette a dû faire pour prendre en charge les œuvres non vendues de Courbet, plaçant certaines dans des musées, vendant d'autres, tout cela dans le but de soigner la réputation de son frère.

<http://www.institut-courbet.com/fr/>

Le 8 juin : Dédicace du livre et célébration des 80 ans de l'Institut Gustave Courbet (à Ornans). 16h visite commentée de l'exposition *Courbet-Isabey, le peintre et son architecte* - 17h /19h dédicace de l'ouvrage. La Ferme de Flagey, Ornans (Doubs).



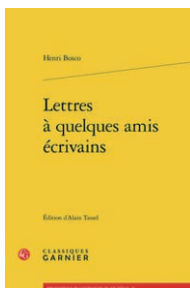
Correspondance générale de Henry David Thoreau « Je vous inonderai de lettres » Tomes II et III. Éditions La Part Commune juin et novembre 2019

Édition rassemblée, traduite et annotée par Thierry Gilleboeuf

H.D. Thoreau (1817-1862) est l'auteur de nombreux ouvrages, tous parus en français. Son ouvrage *Walden ou la vie dans les bois* qui propose un modèle de vie écologique et économique, le fera connaître dans le monde entier. De même que son ouvrage *La désobéissance civile* qui témoigne de son opposition à l'esclavage et à la non-violence.

Cette correspondance générale permet de découvrir des facettes de H.D. Thoreau qui ne ressortent ni dans son *Journal*, ni dans ses livres et ses articles. Thoreau n'est pas un épistolier dans l'âme, il n'en demeure pas moins que si la lettre, chez lui, a d'abord un rôle utilitaire, elle prend bien vite une tournure littéraire où ce solitaire développe son goût du dialogue. Les quelques centaines de lettres qui nous sont parvenues, qu'il en soit l'auteur ou le destinataire, dressent, en effet, le portrait d'un Thoreau inattendu, souvent drôle et affectueux avec ses proches, parfois intransigeant et sentencieux avec d'autres.

www.lapartcommune.com



Henri Bosco, Lettres à quelques amis écrivains. Éditions classiques Garnier, juin 2019

Édition établie, présentée et annotée par Alain Tassel, Professeur de Littérature française du XXème siècle à l'université Nice Sophia Antipolis, Chercheur qui travaille depuis 20 ans sur l'oeuvre d'Henri Bosco.

Ce volume intitulé *Lettres à quelques amis écrivains* réunit les correspondances croisées entre Henri Bosco et quatre écrivains : à un journaliste et romancier débutant au milieu des années cinquante, Henry Bonnier (né en 1932), deux romanciers et un philosophe chevronnés, en l'occurrence, Georges Duhamel (1884-1966), Joseph Peyré (1892-1968) et Gabriel Marcel (1889-1973). L'amitié est indiscutablement le centre de gravité de ces soixante-huit lettres qui couvrent un quart de siècle (1947-1971), une amitié solide, fidèle, exigeante, qui balise les étapes d'une carrière littéraire riche en rencontres fructueuses.

Le champ épistolaire, relativement étendu, réunit des sujets variés parmi lesquels émergent, notamment, l'activité de conseiller auprès du jeune Bonnier, les réflexions que lui inspirent ses candidatures à des prix littéraires, ses jugements sur Camus et sur Giono, ou encore ses commentaires sur la portée de ses livres *L'Antiquaire* ou *Les Balesta*. Les lettres échangées au début des années cinquante mettent particulièrement en lumière sa clairvoyance dans son analyse pénétrante et courageuse des événements survenus au Maroc.

<https://classiques-garnier.com/>



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE


Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org